

— LE DROIT, PATRICK WOODBURY



Eaux turbulentes

UNE RECRUE SE JOINT À L'ÉQUIPE

PAGES 2-3

MUSIQUE

LIVRES

CINÉMA

LE P'TIT MAG

HORITCULTURE



MUSIQUE

Squerl noir

DES MÉLODIES
PORTÉES PAR
LES MOTS

PAGE 6



CINÉMA

Confessions

LA DOUBLE VIE
D'UN TUEUR À
GAGES

PAGES 16-17



MODE

L'ESSENTIEL
POUR L'ÉTÉ

PAGES 24-25

ENCOUVERTURE.

DEUXIÈME SAISON D'EAUX TURBULENTES

LES PIEDS DANS DEUX RÉALITÉS



YVES BERGERAS
ybergeras@ledroit.com

L'équipe de Bliktv a récemment achevé, dans la région d'Ottawa, le tournage de la deuxième saison d'*Eaux Turbulentes*, mettant en vedette Hélène Florent et Gabriel Sabourin.

Les deux comédiens ont repris l'uniforme des sergents-détectives de police Marianne Desbiens et Charles Carignan, confrontés à un nouveau meurtre.

TOU.TV et ARTV diffuseront «à l'automne» ces nouvelles péripéties, constituées de 6 épisodes de 60 minutes (soit deux épisodes de plus que la première saison).

Cette dramatique franco-ontarienne a toujours pour cadre Queensbury, une petite ville minière (et fictive) jouxtant une réserve autochtone.

Son amorce reflète la prémisse de la première saison: une femme autochtone est retrouvée assassinée, forçant les deux inspecteurs à mener l'enquête sur ce qui a toutes les apparences d'un crime haineux.

Mais ils sont cette fois aidés par une jeune recrue, Rubina Duquette, campée par Ève Ringuette (*Pour toi Flora* et *Le Dep*, avec Nish Médias), «un personnage qui a les deux pieds dans chacune des deux réalités, parce qu'elle est Autochtone mais qu'elle est avec nous, les enquêteurs», expose Hélène Florent. (Son personnage a toutefois un fils aux racines anishinaabées, joué par Jacob Whiteduck Lavoie [*Bootlegger*; *Une Colonie*]).

«Rubina amène une autre vision [au duo initial de flics allochtones].

Parce que, indirectement, ça [la série] traite des deux visions, du racisme qu'on retrouve des deux cotés. Comment on s'y prend pour se comprendre, pour se retrouver? C'est toujours délicat», étaye Gabriel Sabourin.

Les deux limiers œuvrent à ce que les deux communautés fassent plus que simplement cohabiter, mais qu'elles apprennent à tisser des liens, poursuit Gabriel Sabourin.

«NUANCES DE GRIS»

Cette deuxième saison est cosignée par Michelle Allen et Marie-Josée Ouellett, qui ont pris le flambeau de l'Ottavienne Marie-Thé Morin. Les deux autrices ont pris soin de donner «de beaux rôles aux comédiens autochtones. C'est pas juste des rôles de méchants, de maltraités, de toxicomane ou de femmes saoules. [La comédienne innue] Katia Rock, par exemple, tient un rôle complexe qu'elle est heureuse de jouer» illustre Hélène Florent.

Les séries ont souvent tendance à présenter des personnages et des situations très «noirs et blancs, pour augmenter les contrastes dramatiques» alors qu'«avec nous [*Eaux Turbulentes*], ça se mêle dans toutes sortes de nuances de gris».

Seuls cinq comédiens de la première saison sont au rendez-vous de cette seconde enquête. «Il y avait plein de nouveaux visages, plein de Francos et plein d'Autochtones, le casting est super!», ajoute-t-elle.

De ce tournage, le Québécois Gabriel Sabourin retient «la rencontre des communautés [anglos, francos et autochtones]. C'est beau de voir que [après des décennies à se tenir à distance] il y a tout à coup des échanges autour d'un même projet, d'un même but.»

«Il y a eu de supers moments d'échanges au sein de l'équipe. Par exemple, quand on s'adresse à eux, on devrait-tu dire 'Anishinaabe' ou



Gabriel Sabourin (Charles Carignan). Ève Ringuette (Rubina Duquette) et Hélène Florent (personnage de Marianne Desbiens). — LE DROIT, PATRICK WOODBURY





La productrice de BlikTV, Léa Pascal. —PATRICK WOODBURY, LE DROIT

'Algonquin'? Le terme 'algonquin' vient des [colons] européens», alors que les Premières Nations sont actuellement dans un mode de réaffirmation de leur culture, et préfèrent logiquement revendiquer l'appellation ancestrale... terme que le tandem québécois semble avoir adopté, par souci de reconnaître la réalité historique.

La série a été tournée à travers

l'Ontario: dans la capitale fédérale et à Toronto, mais aussi sur le territoire algonquin de Pikwakanagan, à environ 1h40 d'Ottawa. Elle est coproduite par BlikTV, petite compagnie de productions audiovisuelles d'Ottawa, et KOTV (société présidée par Louis Morissette).

PLUS HALETANT

«La saison deux prend une tournure à saveur encore plus autochtone», promet la productrice de BlikTV, Léa Pascal. Et puis il y a, surtout, «beaucoup de rebondissements, cette année : ça va être



Ève Ringuette interprète une nouvelle policière, Rubina Duquette, aux racines autochtones, qui va apporter une nouvelle dynamique au duo initial d'enquêteurs — LE DROIT, PATRICK WOODBURY.

plus effrené, plus [haletant]», mentionne Mme Pascal, qui a confié à la réalisation à Jim Donovan (en lieu et place de Lyne Charlebois, responsable de la première saison).

«Il y a pas mal de scènes d'action; c'est rare qu'on fasse des courses-poursuites dans la vie, donc des policiers nous ont donné des trucs, montré des techniques d'interventions et comment manier une arme» de façon réaliste, confirme Gabriel Sabourin.

TANDEM... ET COUPLE

Afin de bouleverser un peu la routine, le scénario a fait des deux enquêteurs des partenaires de vie : «on va rapidement apprendre qu'ils sont devenus un couple» entre les deux saisons d'*Eaux Turbulentes*, mentionne Hélène Florent.

«Ça ne va pas être si simple, voire 'turbulent', de continuer à travailler ensemble», ajoute son partenaire de jeu, hilare, en ajoutant que son personnage à lui ne peut pas enquêter sur le nouveau meurtre car il connaît trop bien la famille endeuillée, et qu'il n'est pas

considé se mêler de l'enquête de sa conjointe.

«Disons qu'ils essaient de construire quelque chose dans l'intimité... mais ils n'arrivent pas beaucoup à 'déployer' de leur job», enchérit Hélène Florent. «Émotionnellement, j'ai beaucoup de pistes à explorer, entre mon nouvel amant et partenaire, et la rupture avec

mon fils Billy, qui va mettre mon personnage dans tous ses états parce qu'il cherche à s'affirmer, à s'affranchir, [et qu'il va] s'acoquiner avec une gang » dangereuse et peu fréquentable aux yeux de la policière.

Les quatre épisodes de la première saison sont présentement accessibles sur TOUTV.

«Passer un message»

YVES BERGERAS
ybergeras@ledroit.com

La jeune comédienne d'Ottawa Amélie Trottier ne tient pas un rôle prépondérant dans cette deuxième saison d'*Eaux Turbulentes*, puisqu'elle est campe Macha, retrouvée morte dans le premier épisode, peu après son mariage avec un Autochtone. Elle profite toutefois d'un certain nombre de *flash-backs* pour étoffer son personnage de victime.

La partie du scénario évoquant ce mariage traditionnel «a changé trois fois, pour être plus authentique» et à l'écoute de la célébrante de la communauté de Pikwakanagan, qui était précisément celle qui allait officier lors de cette cérémonie de mariage fictive, explique la comédienne, qui fait partie du Collectif poétique Les Frivoles

«C'est très enrichissant de se

retrouver sur un plateau avec autant de comédiens autochtones. J'avais rarement eu le plaisir d'échanger vraiment [auparavant]. En tant qu'*outsider*, je me sens privilégiée de pouvoir vivre cette expérience qui, peut-être, peut conscientiser un peu mon entourage.»

Blik s'efforce de mettre tous les artistes sur un pied d'égalité «et de les écouter», poursuit Amélie Trottier. «On veut que le résultat soit bon et pas juste du divertissement; [l'objectif, c'est aussi de] passer un message.»

«Je suis super contente de travailler sur une production [télévisée] qui essaie d'être plus à l'écoute que ses prédécesseures. On veut faire 'mieux' et je trouve ça beau!» se réjouit celle dont les auditeurs d'Unique FM connaissent peut-être la voix, car elle était animatrice de l'émission *L'Utopie d'Amélie*, en 2021.



Dominique Pétin se glissera dans la peau de la narratrice du roman de Michel Jean, *Kukum*, pour cette mise en lecture présentée dans le cadre des Arts d'été. — COURTOISIE

KUKUM: SE LAISSER BERCCER PAR LA VOIX DE DOMINIQUE PÉTIN

CLAUDIA BLAIS-THOMPSON
cbthompson@ledroit.com

Après avoir tourné *Pour toi Flora* l'automne dernier en Outaouais, la comédienne Dominique Pétin revient à Gatineau, une ville qu'elle dit affectionner particulièrement pour son public «exceptionnel». Cette fois, elle plongera dans un tout autre univers, un monde plus lumineux que l'histoire des pensionnats pour Autochtones racontée dans la série de l'autrice et réalisatrice Sonia Bospille Boileau.

La comédienne se glissera dans la peau de la narratrice du roman de Michel Jean, *Kukum*. Elle lira l'histoire d'Almanda Siméon qui tombe en amour avec un Innu de Pekukami et qui quitte sa famille pour suivre ce jeune Thomas.

«C'est tout le mode de vie des derniers Autochtones avant que la drave arrive, mentionne Dominique Pétin. C'est comme ce

dernier passage sacré dans cette façon de vivre de l'époque.»

Cette dernière a aussi prêté sa voix au livre audio de *Kukum*. Ce succès littéraire de Michel Jean, elle le qualifie de voyage intérieur de par l'appui des images décrites par l'auteur. À sa première lecture en tant que lectrice - et non pas pour le travail où l'aspect technique prenait plutôt tout l'espace - elle s'est envolée dans son esprit, dit-elle. «C'est très enveloppant.»

Et c'est ce même sentiment qu'elle souhaite communiquer avec le public dans cette mise en lecture présentée le samedi 16 juillet au foyer de la salle Odyssee. En se laissant bercer par la douce voix de Dominique Pétin, les gens pourront même fermer les yeux, avoue-t-elle. «Ça ne me dérangera pas.»

Quelques effets sonores - mais très peu - ponctueront la lecture. Chant autochtone et tambour marqueront également le récit. Le spectacle d'environ 1h15 sera suivi d'une période de discussion.

«C'est vraiment une rencontre intime entre eux et moi.»

Cette façon unique d'aborder une oeuvre est plutôt détendue, croit la comédienne qui confie aimer particulièrement cet objet artistique. D'ailleurs, dans le dernier épisode de *Pour toi Flora*, c'est la protagoniste qui fait la narration, souligne-t-elle.

«La voix se branche directement au coeur. Il n'y a pas d'intermédiaire entre la voix et les sensations éprouvées par l'auditeur. J'aime beaucoup ça.»

Seule sur scène, une difficulté supplémentaire pour la comédienne, la lecture narrative du roman de Michel Jean doit être vivante sans pour autant être du théâtre. Pour y arriver, Dominique Pétin affirme devoir mettre sa sensibilité au service de l'objet qu'elle doit livrer. Dans un état de détente, elle dit se placer en communion avec le public, sans qui il n'y aurait pas d'histoire. Et même si ce n'est pas la première fois qu'elle racontera cette histoire à haute voix, elle

garde en tête la possibilité de se laisser surprendre par le récit.

«Chaque fois je découvre de nouveaux passages qui me font réagir. J'arrive la plus prête possible, mais avec une part d'inconnu pour que je suis puisse me laisser surprendre et plaire aux gens davantage.»

Dominique Pétin cassera la glace à Gatineau ce samedi pour ce spectacle présenté dans le cadre des Arts d'été. *Kukum* de Michel Jean, lu par Dominique Pétin et mis en lecture par Michel Poirier sera également présenté au Théâtre du Rideau Vert (19 août), au Théâtre Petit Champlain (25 août) et au Théâtre Le Patriote (27 août).

LES ARTS D'ÉTÉ

La mise en lecture de *Kukum* fait partie d'un programme varié présenté au Québec par les productions Martin Leclerc dans le cadre de l'événement Les Arts d'été. Au total, sept spectacles et lectures

sont présentés entre le 16 juillet et le 10 septembre.

Un hommage à Sylvain Lelièvre mis en scène par Joe Bocan est prévu le 21 août à Gatineau. Intitulé *Qu'est-ce qu'on a fait de nos rêves*, le spectacle réunira sur scène Stéphane Archambault, Daniel Boucher, Florence K, Roberto Medile, Danielle Oddera, Martin Théberge et Pierre Verville.

Jean-Sébastien Girard sera également à la salle Odyssee le 25 août pour *JS Tendresse*, son spectacle inspiré de l'émission radiophonique où l'animateur présente les petites et grandes chansons ayant marqué le palmarès pop-adulte au Québec entre 1970 et 2000.

Marie-Chantal Perron fera aussi la lecture de son roman, *Les douze mois de Marie*, le 30 août au foyer de la salle Odyssee. Il s'agit d'une réflexion sur l'amour après 50 ans, mais aussi sur le rôle des beaux-parents.

Renseignements: <https://lesartsdete.ca/>

THÉÂTRE DU CASINO DU LAC-LEAMY

Y'a une nouvelle administration à La taverne Chez Willy :
Benoît Brière, Luc Guérin et Martin Drainville.



Mais toujours les mêmes personnages que vous adorez et qui vous font rire depuis plus de 40 ans : Bob, Pointu, Verrue, Travolta et tous les autres.

De retour au Théâtre du Casino Les 22, 23, 29 et 30 JUILLET !

The new LEGENDS Show



Accompagné du
« **Rockin' Royals Band** »

Ce spectacle rendra hommage à certains des artistes les plus captivants de l'époque du Rock'n'Roll.

BUDDY HOLLY

ELVIS PRESLEY

JERRY LEE LEWIS

MOTOWN with THE TONETTES

En collaboration avec Paquette Productions

10 au 13 AOÛT



**BILLETTS ET PROGRAMMATION :
THEATRECASINO.CA**

18 ANS +
ticketmaster®

SQUERL NOIR, L'AMOUREUX DES MOTS



CLAUDIA BLAIS-THOMPSON
cbthompson@ledroit.com

Toujours aussi habile dans sa façon de livrer sa musique, Squerl Noir a lancé dernièrement *Danser sur Mars*, un nouveau ver d'oreille estival qui se trouvera sur l'album *Sous la fourrure* cet hiver.

L'auteur-compositeur-interprète choisit d'enlacer la poésie de la chanson française et de la marier à un rap mélodique planant quelque part entre l'indie et la pop. Les synthétiseurs à la new wave permettent de prendre une direction opposée à la scène hip-hop et ouvrent un monde d'exploration musical.

Si son amour pour les mots et son envie de faire vivre ses textes le transporte naturellement vers

le rap, son désir de création et de partage est plus fort que le croisement musical qu'il retient ou ses nombreuses influences musicales, comme l'alternatif et le métal. Avec *Danser sur Mars*, l'artiste s'interroge sur les intentions véritables de la société face aux changements climatiques. La mélodie entraînant atténue le sérieux du texte percutant bercé par la culture française de Squerl Noir.

«C'est une musique plutôt originale qui va se faire sur l'album. Ceux qui aiment le texte et qui aiment se pencher sur la chanson en français, j'espère que ça leur plaira», raconte l'auteur-compositeur-interprète aussi influencé par les David Giguère, Rosalie Vaillancourt, Philippe Brach, Coeur de Pirate et Karkwa.

Sous le nom de Squerl Noir se cache David Robquin, un

Franco-Ontarien d'adoption, qui a quitté sa France natale il y a six ans. Son nom d'artiste est un hommage non dissimulé à la ville d'Ottawa. D'ailleurs, il portait une casquette des Sénateurs lors de l'entretien avec *Le Droit*, lui qui affirme s'être attaché à l'équipe parce qu'il a été charmé par Ottawa.

«Pour moi, il y a un truc romantique. Ottawa sera la ville de ma vingtaine et ça fera toujours partie de moi, de mon identité.»

En parallèle à son projet musical, l'artiste de 30 ans se penche sur un recueil de textes pour offrir un autre support physique à sa musique, dit-il. «Comme l'écriture est primordiale dans mon projet, je veux me donner le défi de sortir un recueil de textes avec l'album.» Cet ouvrage unira les textes se trouvant sur l'album et ceux n'ayant pas encore trouvé leur musique, mais

qui ont «le mérite d'exister».

Avec cet autre projet d'écriture, Squerl Noir veut s'émanciper, rompre avec les contraintes sociales et les statistiques qui viennent automatiquement avec un projet, croit-il. Il aspire à une forme de libération de la pensée où toutes les barrières de la raison et du jugement sont détruites.

«En plus de la critique de la presse qui est toujours bonne à recevoir, je trouve qu'aujourd'hui on se compare beaucoup avec les statistiques. Spotify, YouTube, surtout que ça ne veut pas forcément dire quelque chose. Il suffit de mettre un peu d'argent ou d'avoir un coup de chance et de se retrouver dans une bonne liste de lecture.»

Ce recueil, c'est aussi sa démarche artistique mise sur papier. Pourquoi fait-on de l'art?

Pour Squerl Noir, l'écriture est primordiale. Son amour pour les mots va au-delà de ses choix musicaux.

— COURTOISIE JULIEN LAVOIE

Qu'est-ce qui est important dans une œuvre artistique? La forme, le fond ou les deux? L'auteur-compositeur-interprète se nourrit de sa propre réflexion sur son art, son processus créatif et sur l'identité.

Squerl Noir fera partie d'un spectacle de Sofar Sounds, une start-up d'événements musicaux qui crée des spectacles dans des endroits uniques pour rendre l'expérience intimiste. L'artiste offrira quatre chansons le 28 juillet dans un endroit pour le moment inconnu du quartier de la Petite Italie d'Ottawa.

FRANCOPHONIE SAUVAGE

Un balado sur les Francos de l'Ouest...

YVES BERGERAS

ybergeras@ledroit.com

L'auteur-compositeur-interprète Patrick Lac a récemment lancé *Francophonie Sauvage*, une série balado consacrée aux francophones de sa nouvelle terre d'asile, la Colombie-Britannique, où ce natif d'Ottawa ayant grandi à Gatineau a déménagé ses pénates il y a peu.

Patrick Lac est non seulement le concepteur et réalisateur, mais aussi l'animateur de *Francophonie Sauvage*, la première saison du balado *Franc Ouest* * Et plusieurs de ses compositions et ambiances sonores parsèment les capsules.

Cette série *podcast* à saveur documentaire entend «célébrer la francophonie dans toute sa splendeur!», au fil de portraits de francophones (et de francophiles) se démarquant «par leur talent, leur passion et leur détermination».

«*Franc Ouest*, c'est la découverte d'individus fascinants qui ont des histoires de vie uniques et différentes, mais qui ont tous quelque chose en commun: ils ont tous un jour décidé de quitter leur francophonie et de se diriger vers l'Ouest. [Ce balado] représente pour moi une rencontre profonde avec des personnes qui ont beaucoup vécu et qui ont beaucoup à nous apprendre», explique le musicien.

Sauvages, les Franco-Colombiens? Le titre allait de soi, car «On est entouré de beauté sauvage ici, il faut simplement prêter l'oreille et la valoriser. [...] Les Kootenays Ouest sont vraiment 'perdus dans le bois' chez ma sœur, à Rossland, il y avait 3 ours qui ravageaient son jardin de juillet à septembre», indique Patrick Lac.

«Pour des francophones qui ne sont jamais venus ici, tout ça peut paraître sauvage, *wild*; mais ici les gens trouvent ça tout naturel!», explique celui qui s'est installé dans les Kootenays, où il attend l'arrivée d'un troisième enfant.

Ici, le terme sauvage exprime donc la distance, l'éloignement. «Plusieurs personnes me parlaient d'insécurité linguistique et de la différence de sonorité du français des jeunes franco-colombiens. C'est différent d'un accent franco-ontarien ou fransaskois», poursuit Patrick Lac.

Né à Ottawa, où il a vécu sa prime enfance avant de déménager à Hull, où il a suivi sa scolarité, Patrick Lac continue de se définir comme un «fier Franco-Ontarien» ayant «grandi dans un univers bilingue» — tout comme son père et ses 11 oncles et tantes, originaire de Sudbury.

Il se dit convaincu que *Franc Ouest* saura «intéresser la

communauté d'Ottawa-Gatineau», dans la mesure où «ce projet sert de vitrine à la francophonie canadienne en milieu minoritaire».

Six épisodes ont déjà été mis en lignes sur diverses plateformes, dont Apple Podcast et Spotify. D'autres épisodes s'ajouteront au fil de l'été.

«SANS FILTRE»

Francophonie Sauvage promet «du contenu régional fascinant, inédit et sans filtre», avec des personnalités au «vécu singulier», expose Patrick Lac.

Ses invité.e.s s'expriment sur les raisons pour lesquelles ils ou elles se distinguent. Iels abordent sans

tabou des «sujets complexes comme la diversité de genre, les peuples autochtones, les sports extrêmes, les personnes racisées et l'entrepreneuriat chez les jeunes», résume-t-il.

Le premier épisode s'intéressait à une championne mondiale d'équilibre sur sangle (*slackline*), Mia Noblet, qui a franchi 222 mètres au-dessus des chutes de Hunlen dans les montagnes côtières de la Colombie-Britannique», et détentrice de plusieurs «records époustouffants», fait valoir l'animateur.

La deuxième capsule s'intéresse à l'homosexualité et la ruralité, en compagnie de la drag queen Johnny Poutina, alias scénique d'Alex Pilon. Québécois d'origine,

ce coiffeur et «ambassadeur LGB-TQ+» est venu se confier aux micros de Patrick Lac pour parler de son «cheminement vers l'acceptation de son homosexualité».

RISQUES D'ASSIMILATION

Les autres épisodes s'intéressent à la peinture (en bavardant avec l'artiste visuelle («et avide skieuse») d'origine québécoise Stéphanie Gauvin, dont les toiles reflètent «son amour pour le plein air» et son intérêt pour les jeux de lumière naturelles); à l'agriculture (avec Rachel Tetreault, une fermière anglophone (malgré ses origines québécoises), qui s'ouvre franchement sur «sa relation compliquée avec la langue

française», elle qui est aujourd'hui directrice du chapitre local de l'organisme Canadian Parents for French); à l'entrepreneuriat (en compagnie de la cheffe Sonia Ratté, copropriétaire de plusieurs entreprises, et passionnée de bouffe «terroir»).

Dans le tout dernier épisode mis en ligne (le 8 juillet), il est question de boisson fermentée et de dévouement... celui de l'entrepreneur Éric Matton — un autre Québécois d'origine — qui a acheté la compagnie Kootenay Kombucha en 2019, et parle de son parcours.

Renseignements: afko.ca/francouest; facebook.com/francouestpodcast

UN ÉTÉ SIGNÉ SALLE ODYSSEE

Salle Odyssee

33 ANS

CÔTÉ JARDIN SPECTACLES EXTÉRIEURS GRATUITS À LA PLACE DE LA CITÉ 19 h

UNDERCOVER
LEGENDS OF ROCK
18 JUILLETBEN RAGINE BAND
19 JUILLETLUDOVICK BOURGEOIS
1^{ER} AOÛTFEMMES DE SOUL
SYLVIE DESGROSEILLERS
2 AOÛT

SALLE ODYSSEE

RACHID BADOURI
LES FLEURS DU TAPIS
21, 22 ET 23 JUILLETLES VOISINS
5, 6, 12 ET 13 AOÛTWOMANSPLAINING SHOW
11 AOÛTLA NATURE COMIQUE
RÉAL BÉLAND ET
DIDIER LUCIEN
17 AOÛTPHILIPPE LAPRISE
POURQUOI PAS
19 ET 20 AOÛTMIA KELLY
LANCLEMENT-SPECTACLE
31 AOÛTPRODUCTIONS MARTIN LECLERC PRÉSENTENT
LES ARTS D'ÉTÉ
ÉDITION 2KIKIM
LECTURE
16 JUILLETHOMMAGE À SYLVAIN LELIÈVE
21 AOÛTJS TENDRESSE
LE SPECTACLE
25 AOÛTLES DOUZE MOIS DE MARIE
LECTURE
30 AOÛTBILLETTERIE : 819 243-2525
SALLEODYSSEE.CA

Québec

CALO

Canada

Patrimoine
canadienVille de
Gatineau

leDroit

NOTRE-DAME-DE-PARIS

Quand Paris rencontre New York!



Le public new-yorkais a découvert pour la toute première fois la comédie musicale créée en 1998 par Luc Plamondon et Richard Cocciante. — AGENCE FRANCE-PRESSE, ANGELA WEISS

Bon été! Amusez-vous!



MATHIEU LÉVESQUE
DÉPUTÉ DE CHAPLEAU ET
ADJOINT PARLEMENTAIRE
DU MINISTRE DE LA JUSTICE



GENEVIÈVE BEAULIEU VEILLEUX
gbevilleux@lenouvelliste.qc.ca

CRITIQUE

Passion, trahison et tragédie. Les ingrédients parfaits de la comédie musicale étaient réunis jeudi soir pour la première médiatique de la production Notre-Dame-de-Paris au Lincoln Center de New-York. En ce 14 juillet, fête nationale de la France, on y présentait ce grand classique dans la langue de Molière, une première.

Depuis sa création en 1998 par Luc Plamondon et Richard Cocciante, la comédie musicale adaptée du roman éponyme de Victor Hugo a fait le tour du monde. On l'a jouée dans 23 pays et en neuf langues, mais c'est en français, avec une transcription sur des écrans, que le public new-yorkais l'a découverte pour la toute première fois aux côtés des *Chicago* et *Wicked* de ce monde.

Un défi relevé de façon grandiose par la distribution comprenant plusieurs Québécois devant une salle captive et bondée.

Dès les premières notes de la pièce *Le temps des Cathédrales* du troubadour Gringoire (interprété par Gian Marco Schiaretti), l'immense théâtre de plus de 2500 sièges a bu avec plaisir chaque note de ce chef d'oeuvre musical, brillamment livré par un orchestre. La justesse vocale et la présence

hypnotisante d'Esmeralda (interprétée par Hiba Tawaji) ont rendu justice aux pièces *Bohémienne* et au duo *Beau comme le soleil*. Comme les personnages masculins de Phoebus, Frollo et du Bossu, le public a été charmé par le talent brut de la chanteuse libanaise.

PUISSANCE ET CHARISME

De son côté, Quasimodo avait une mélancolie et un grain de voix à faire frissonner. Le talentueux Italien Angelo del Vecchio a rendu hommage au célèbre bossu dans la mélodie *Dieu que le monde est injuste* ou encore le poignant *Danse mon Esmeralda*, qui a généré des applaudissements bien sentis. Vétéran de la production, Daniel Lavoie a relevé de nouveau son défi en interprétant le torturé prêtre Frollo, épris de désir pour la belle Bohémienne.

L'auteur Luc Plamondon, qui assistait au spectacle, confesse avoir un moment fétiche dans le récit, un moment où son cœur palpite un peu plus fort. «Quand Frollo visite Esmeralda alors en cage et lui confesse son amour (dans l'acte II). Il lui crie Je t'aime et tiens la note! Cette scène est une très grande scène pour moi», indique-t-il concernant la performance de Daniel Lavoie.

Emma Lépine a tenu le rôle de l'innocente Fleur-de-Lys, la promise du soldat Phoebus (Yvan Pedneault) et la jeune chanteuse de Chicoutimi a démontré un peu

plus sa fougue dans la chanson *La monture*.

Tout au long de la comédie musicale, les voix sont mises à l'honneur, certes, mais les danseurs et acrobates sous la direction de Martino Muller apportent un enrobage réussi du récit dévoilant une synchronicité et des prouesses techniques, particulièrement dans les pièces *Les sans-papiers* et *La cour des miracles*.

Les décors et costumes choisis avec finesse ont ajouté une signature réaliste à l'œuvre se déroulant à la magnifique Cathédrale Notre-Dame-de-Paris. À cet effet, mentionnons un passage particulièrement réussi où les lits du Val d'amour sont utilisés avec originalité pour servir la chorégraphie ou encore le voltige stupéfiant des acrobates qui sonnent les cloches de manière fort impressionnante dans le deuxième acte.

«THANK YOU NEW YORK CITY!»

La tragique mort d'Esmeralda a clôturé le grandiose spectacle suscitant des applaudissements, suivis d'une ovation parmi le public. Après avoir présenté les artisans derrière la production, Gringoire a entonné de nouveau le refrain du Temps des cathédrales, invitant la foule à le rejoindre pour pousser la note. Un plaisir que l'audience n'a pas boudé. «Thank you New York city!»

On peut sans conteste parler d'une rencontre réussie entre Québec, Paris et la Grosse pomme.

Réalisation Annabelle Mauger & Julien Baron

IMAGINE MONET

L'EXPOSITION IMMERSIVE EN IMAGE TOTALE[®]



CENTRE EY | OTTAWA
MAINTENANT OUVERT
imagine-monet.com

HAMILTON, OÙ LA NAISSANCE DES ÉTATS-UNIS EN MODE RAP BATTLE

YVES BERGERAS
ybergeras@ledroit.com

CRITIQUE

Broadway a fait sa petite révolution, jeudi 13 juillet, sur les planches du Centre national des arts. Ou, plus exactement, Broadway Across Canada a fait sa Révolution américaine. Celle ré-imaginée par Lin-Manuel Miranda, auteur et concepteur de la comédie musicale Hamilton, dont les mélodies jazzées et les scansion hip-hop prendront d'assaut Ottawa chaque soir (et en journée, parfois) d'ici le 30 juillet.

Le récit suit, pas à pas, l'accès des colonies américaines à leur

indépendance du joug britannique, via le prisme d'un jeune immigrant brillant, Alexander Hamilton, futur Ministre des finances (*Secretary of the Treasury*) de George Washington (Marcus Choi, vocalement irréprochable, mais qui ne dégage pas toujours, dans son attitude, toute la stature qu'on attendait d'un *leader* de sa trempe).

Le livret s'intéresse en première partie aux élans du cœur et aspirations idéologiques d'Hamilton (dont le visage finira par décorer les billets de banque états-uniens), pour se concentrer, dans le deuxième acte, à la rivalité grandissante, fraternelle mais mortelle, qui l'opposera à son vieil ami Aaron Burr.

En chemin, Hamilton se heurtera

aussi aux ambitions de quelques autres «pères de la Confédération» – dont James Madison (joué en ce soir de première par Conroe Brooks, une doublure) et, surtout, Thomas Jefferson (Warren Egypt Franklin... qui campe également, et avec autant d'assurance, le marquis de Lafayette). Un Jefferson qui débarque en superstar (et en redingote de taffetas cramoisi), et comme un charismatique manipulateur. Il fallait bien quelques fièffés salopards pour faire de Hamilton, par opposition, la figure de héros romantique, honorable mais maudit, si chère à Broadway.

HIP-HOP, JAZZ ET FUNK

Une des grandes joies d'*Hamilton*,



c'est de voir les discussions et dissensions qui déchirent cette *gang* de *primus inter pares* à l'heure où ils jettent les bases de ce qui deviendra la Constitution, car les scènes donnent lieu à deux croustillantes *rap battles*, ici défendues (l'ignore-t-on encore?) – par une distribution multi-ethnique

au possible, gros micro 'à l'ancienne' en main (ce qui permet d'ajouter un gag : l'effet «*drop the mike, je-t'ai-mouché-mon-chum!*»).

Élaborée par l'auteur de Hamilton en personne, le *pitch*, la formule pour décrire le *show*, est on ne peut plus claire (et jolie): c'est l'histoire



Gratuit tout l'été au coin des rues Laval et Wellington

Spectacles PLACE LAVALE

Martha Wainwright – Mercredi 20 juillet à 18 h

France D'Amour – Vendredi 22 juillet à 20 h (Émilie Bédard en 1^{ère} partie)

Urban Science Brass Band – Samedi 23 juillet à 20 h

Safia Nolin – Vendredi 29 juillet à 20 h

Jake Clemons et Kim Churchill – Vendredi 5 août à 20 h

Pépé et sa guitare – Jeudi 18 août à 20 h





Pierre Jean Gonzalez (Hamilton) et Marcus Choi (George Washington).

— JOAN MARCUS, COURTOISIE BROADWAY ACROSS CANADA

arrive au clavecin d'émerger de cette dynamique partition hip-hop métissée de jazz et de funk!

Ici, Washington a les traits asiatiques, et les protagonistes sont campés par des comédiens que la couleur de peau tend à placer dans la catégorie des descendants des esclaves de champs de coton. Une proposition audacieuse... et particulièrement jubilatoire quand on entend les personnages prendre la défense des intérêts économiques des colonies du Sud.

Avec ses onze trophées Tony [les 'Oscars' de Broadway], dont celui de la meilleure comédie musicale, *Hamilton* constitue l'un des plus grands succès modernes du genre. Rien d'étonnant, dans ce contexte.

RALENTIS CINÉMATOGRAPHIQUES

On lui reconnaît d'énormes qualités, tant esthétiques que rythmiques.

Le décor – boiseries, passerelles et murs de briquettes rouges évoquant le New York de l'époque des colonies – est magnifique.

Au sol, une plate-forme tournante (un anneau central, plutôt), autorise de jolis effets chorégraphiques, aussi dynamiques qu'exaltants, tout en permettant au metteur en scène, Thomas Kail, de construire quelques tableaux en mode «ralenti cinématographique», de façon à appuyer la charge émotive ou la portée symboliques (en brisant par exemple la distance qui sépare Alexander Hamilton de son fils, chacun d'eux se retrouvant alors dans une position d'astres, satellites tournoyant l'un à côté de l'autre sans pouvoir s'approcher).

Il y a des tableaux franchement enthousiasmants (la victoire sur les troupes britanniques à Yorktown; les duels; les deux antépénultièmes tableaux sont particulièrement réussis, tout comme les mélodies qu'ils soutiennent; le tout dernier, lui, retombe comme un soufflé raté).

La production est parsemée de jolies trouvailles narratives, à commencer par le double-sens de l'expression «*Rise up!*» ponctuant le récit, et qui, en tant qu'injonction, évoque la révolte américaine, mais qui exprime aussi, plus subtilement, l'ascension de l'immigrant, à force de labeur et de sacrifices.

On a reposé notre carnet de notes pour applaudir à deux mains la scène marquée par *The Room Where It Happens*, chanson dans laquelle Aaron Burr, boudé par l'élite des

secretaries of State – qui s'est isolée dans quelque alcôve du pouvoir pour négocier, en secret comme leur nom l'indique, quelques stratégies politiques et fiscales – et ne pouvant participer au lac-à-l'épaulé, se retrouve réduit à un rôle de narrateur (chantant) frustré et envieux.

SPECTACULAIRE BURR

Dans son rôle de «meilleur ennemi», et d'*alter ego* nébuleux de Hamilton, l'interprète de Burr – spectaculaire Jared Dixon – brille du début à la fin. Au point d'écraser souvent Pierre-Jean Gonzalez. Lequel ne parviendra à sortir de son ombre que dans ses moments solo – non pas rares, mais plutôt éphémères, les chansons d'Hamilton étant en général polyphoniques, façon de refléter les dynamiques discussions et profonds désaccords de tous, tout en donnant aux mélodies du coffre et de la nervosité.

Il faudra même attendre son grand solo du deuxième acte, *Hurricane*, pour qu'enfin il rayonne, et qu'on ressente toute sa détermination (tout en restant vocalement souple et subtil)!

Le rythme est décoiffant. On en ressortirait presque avec une coupe afro.

TOUFFU

Mais, devant ce scénario si dense,

on osera conseiller aux francophones de se familiariser, avant le spectacle, avec les nombreux personnages et les multiples enjeux affectifs ou politiques qui s'enchevêtrent, histoire de faciliter l'ingestion. Ce, même s'ils sont très à l'aise avec anglais.

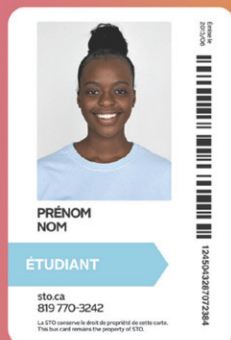
Souvent, les comédies musicales s'autorisent les passages parlés, qui deviennent autant d'occasions de résumer certains éléments narratifs importants, et qui permettent à l'auditeur de confirmer sa compréhension, ou de rattraper le train en marche. Mais dans *Hamilton*, la marche de l'Histoire ne s'arrête pas. À l'exception d'une dizaine de phrases maximum, ça chante TOUT LE TEMPS. Et comme la scansion rap diffère passablement des rythmiques habituellement associées aux mélodies des musicals... on a dû déployer quelques efforts supplémentaires pour comprendre certains enjeux. Ce travail constant de traduction simultanée a sans doute un peu ni au plaisir général.

On ne sera donc pas dithyrambique, mais on a eu beaucoup de plaisir, malgré les sporadiques moments où l'on se sentait un peu perplexe ou perdu dans le fouillis de la trame narrative.

Renseignements : ottawa.broadway.com
Billets : nac-cna.ca/fr

ÉTUDIANTS DU
SECONDAIRE

Bus
illimité!



Cartes
acceptées



Tout
l'été!
JUILLET
+ AOÛT

STO
Détails au [STO.ca](http://sto.ca)



FESTIVAL SPHÈRE

LA SYMPHONIE AMOUREUSE DE L'OCNA POUR LA PLANÈTE

YVES BERGERAS
ybergeras@ledroit.com

L'Orchestre du CNA (OCNA) lance SPHÈRE : Écouter la Terre, un nouveau festival pour explorer, sur une note positive, l'avenir de la planète à l'heure de la crise climatique. Une exploration qui se veut tout à la fois mélodique, visuelle et scientifique.

SPHÈRE, qui se déroulera à Ottawa du 22 au 25 septembre, sera aussi «l'occasion d'une réflexion sur l'orchestre symphonique» – et sur «l'écosystème en mouvement qu'il représente» – au fil de concerts, mais aussi d'expositions et de conférences, à «écouter» au CNA et au Club SAW.

Le directeur artistique et maestro de l'OCNA, Alexander Shelley et l'artiste interdisciplinaire canado-islandaise Angela Rawlings (lire autre texte) sont les copilotes de cette initiative, a précisé le CNA, mardi 12 juillet.

Ces quatre journées thématiques feront résonner des œuvres de compositeur.trice.s contemporain.es. Et de nombreux artistes invités – «du Canada, des Premières Nations, des États-Unis et des pays nordiques» – graviteront autour de

SPHÈRE.

Pas seulement des musicien.ne, mais des invités d'horizons très différents: les disciplines pourront s'interpénétrer, grâce à la présence d'écrivain.e.s, d'artistes en arts visuels, de scientifiques et de militants, qui participeront à des «échanges publics sur le climat et la durabilité dans un monde s'adaptant à la nouvelle réalité environnementale».

Des installations artistiques – accessibles gratuitement – sont aussi au menu.

JOURNÉES THÉMATIQUES

Chacune des quatre journées aura son thème bien à elle: la biosphère, la lithosphère, l'hydrosphère et l'atmosphère.

Ces thèmes «suivent les sphères interconnectées de notre planète Terre», a précisé le CNA.

Pour étoffer le rayon «scientifique», le CNA a indiqué qu'il collaborera notamment avec le Musée canadien de la nature (MCN), à Ottawa, et la Bibliothèque royale du Danemark (BRD). Des œuvres provenant des collections du MCA seront d'ailleurs exposées au CNA, tandis que la BRD chapeautera une série de conférences – baptisée *Arctic Imagination* – sur «la transformation du Nord provoquée par

le réchauffement» auxquelles participeront des artistes et des scientifiques «renommés».

«Durant le festival, seront également présentés des expositions d'art visuel et une installation sonore et une procession unique d'apiculteurs», ajoute le CNA.

LA NATURE EN MUSIQUE

«Au cours du festival SPHÈRE, nous écouterons la Terre en faisant l'expérience du temps profond et en méditant sur le son et la musique d'illustres compositrices et compositeurs contemporains, comme John Luther Adams, Max Richter, Alexina Louie, Anna Clyne et Outi Tarkiainen, dont les œuvres seront interprétées par des artistes exceptionnels, comme la mezzo-soprano autochtone Marion Newman et la violoniste norvégienne Mari Samuelsen», annonce Alexander Shelley.

Pour le directeur musical de l'OCNA, il ne fait aucun doute qu'un orchestre symphonique est, à l'image de la Terre, «un écosystème humain». Et c'est cet écosystème musical qui lancera les festivités, le 22 septembre à la Salle Southam, lors d'un concert inaugural intitulé *La Terre éternelle*.

La mezzo-soprano autochtone Marion Newman plongera dans

The Earth, Spring's Daughter, un cycle de mélodies signé par la compositrice finlandaise Outi Tarkiainen, et inspiré de la poésie samie. La violoniste norvégienne Mari Samuelsen – qui se produira pour la première fois au Canada – interprétera *Les Quatre saisons recomposées*, une «œuvre hypnotique» de Max Richter.

Et l'OCNA polira *The Eternal Earth* d'Alexina Louie, une œuvre «qui accueille les sons purs de la nature, du rugissement du lion au cri de la mouette», ébruite le CNA. «Le rêve fait partie du travail de tout artiste», affirme la compositrice – primée aux Juno – Alexina Louie.

NOTES OCÉANIQUES

Le 24 septembre, Alexander Shelley et l'Orchestre du CNA interpréteront *Become Ocean* (Devenir l'océan), une œuvre à grand déploiement s'amusant à évoquer le roulement d'une marée aux vagues engloutissantes. «Si nos océans avaient une chanson, ce serait celle-ci», estime le *maestro*, à propos de cette œuvre composée par l'Américain John Luther Adams et récompensée du Prix Pulitzer en 2014.

Pour ce second concert, l'OCNA se baignera aussi dans les eaux de *Restless Oceans* d'Anna Clyne et patinera sur *Songs of the Ice*,

Lors de ces quatre journées thématiques l'OCNA interprétera des œuvres de compositeur.trice.s contemporain.es –CURTIS PERRY, COURTOISIE CNA

pièce par laquelle Outi Tarkiainen dessine «la lente respiration silencieuse de la glace terrestre, qui enfle pendant l'hiver et s'amenuise pendant l'été, suivant un rythme ancien qui se perd peu à peu».

Le 25 septembre sera l'occasion de célébrer en musique «l'art et l'importance d'écouter avec empathie notre environnement, nos aînés, nos prochains», le temps d'un concert destiné au public familial.

Intitulé *S'accorder avec la nature*, ce concert fera résonner des œuvres «inspirées de la nature», et pouvant offrir «des réponses créatives aux enjeux de notre monde et de notre époque», à commencer par la crise climatique.

L'OCNA sera alors dirigé par le premier chef des concerts jeunesse, Daniel Bartholomew-Poyser, qui agit ici à titre de «partenaire créatif». Une brochette d'artistes se greffera au concert.

Mêler les sphères scientifiques et artistiques

YVES BERGERAS
ybergeras@ledroit.com

Tout au long du festival, les conférences d'*Arctic Imagination* «aborderont des thèmes liés à la biodiversité, à la durabilité, au réchauffement du Nord» et aux conséquences des changements climatiques sur le vivant, de la mousse au mycélium, en passant par les baleines et les humains qui l'habitent.

Ces conférences sont gratuites, tout comme les initiatives parallèles chapeautées par *SPHÈRE*. L'artiste torontoise Diane Borsato prendra la tête d'un cortège silencieux auquel participeront une centaine d'apiculteurs et d'«amis de la cause des pollinisateurs», le 24 septembre. Cette marche partira du MCN pour se déployer au Jardin des roses et se rendre jusqu'aux ruches installées sur le toit du CNA. Le public est invité à se joindre à cette «lente procession» intitulée *Your Temper, My Weather* (Votre humeur, ma météo).



Your Temper, My Weather, spectacle-procession de Diane Borsato impliquant de nombreux apiculteurs. — COURTOISIE CNA

De leur côté, les compositrices-interprètes Halla Steinunn Stefánsdóttir (d'Islande) et Rebecca Bruton (de l'Ouest canadien) proposeront l'installation *A shimmering ornament of silt* (une parure chatoyante de vase). Leur «expérience musicale immersive» explorera «le lien profond entre la dégradation et la revendication des sols» (du 22 au 25 septembre).

Les visiteurs du CNA pourront aussi découvrir l'exposition *Harbourage for a Song* et *Ordovician Tide I*, deux œuvres photographiques tirées de la série *As Immense as the Sky* de Meryl McMaster.

Pour cette série photographique, Mme McMaster – artiste «issue d'une famille à la croisée des cultures autochtone et occidentale» – a «observé la nature avec une appréhension mêlée d'admiration et de peur», souligne le CNA. «Partie en quête de sagesse dans les lieux de vie ancestrale et a fini par voir ces paysages comme d'immenses capsules temporelles fourmillant de savoirs méconnus.»

ANGELA RAWLINGS

Artiste interdisciplinaire et chercheure, la Canado-Islandaise Angela Rawlings «se sert des langues comme principal outil» pour «explorer les liens unissant les corps – qu'ils soient humains, surhumains, autres qu'humains ou non-humains», retrace le CNA.



Dans les 20 dernières années, Mme Rawlings a notamment eu recours à «la poésie sensorielle, l'improvisation vocale et la contact-improvisation, le théâtre de la ruralité», voire même à des «conversations avec le paysage» afin de «méditer sur les langues» en tant que «prismes de l'interaction humaine». **YVES BERGERAS, LEDROIT**

CENTRE NATIONAL DES ARTS
NATIONAL ARTS CENTRE
Le Canada en scène. Canada is our stage.

L'ART D'ÊTRE ENSEMBLE



PASSEZ L'ÉTÉ AVEC NOUS

cna-nac.ca/ete

IL DANSE AVEC LE FEU

BRIGITTE TRAHAN

brigitte.trahan@lenouvelliste.qc.ca

Il a des tatouages hawaïens, une solide carrure et des traits polynésiens qui rappellent un peu le personnage de Maui dans le film d'animation *Moana*. Lisiate Tuione «Oné» Tovo est un véritable danseur du feu dans la plus pure tradition hawaïenne et même un des meilleurs au monde dans cette discipline.

Membre du Cirque du Soleil depuis la création du spectacle *Alegria*, Oné Tovo captive son auditoire en ne faisant qu'un avec son bâton de feu qu'il manipule avec plus de dextérité que les plus habiles majorettes et dont l'une des extrémités, soulignons-le, est munie d'une machette en feu, comme l'exige la tradition.

Et cette tradition, le jeune Autochtone la protège comme la prunelle



Lisiate Tuione «Oné» Tovo est originaire d'Hawaï et l'une des vedettes du nouveau spectacle du Cirque du Soleil, *Vive nos divas*. Il est un des meilleurs au monde dans la discipline de la danse du bâton de feu polynésienne. — FRANÇOIS GERVAIS

de ses yeux, c'est pourquoi il a appris à manipuler son bâton avec la lame vers le bas. «La danse du couteau de feu est d'abord un art de guerrier avec des mouvements précis qui ont

chacun leur nom», précise-t-il.

Le public pourra admirer les prouesses de ce danseur du feu à l'occasion du passage du Cirque du Soleil à l'Amphithéâtre Cogeco de



— PHOTOS: DOMINIQUE LEMIEUX



Trois-Rivières, du 20 juillet au 20 août. Sa chorégraphie, qu'il a créée lui-même de toutes pièces, comme toutes les autres qu'il a interprétées pour le Cirque du Soleil, s'insérera dans le récit du spectacle de cette année, *Vive nos divas*.

Il peut faire tourner son bâton de feu, l'envoyer très haut dans les airs et le récupérer, le faire passer sous ses jambes, se coucher et le tenir avec ses pieds nus... par les deux bouts enflammés. «C'est la seule partie de mon corps que je fais exprès de brûler. Je ne sais pas si l'on peut parler du pouvoir de l'esprit sur la matière», dit-il, «mais les brûlures

Vive l'été, EN FRANÇAIS!

ecolecatholique.ca



Écoles
catholiques
Centre-Est



sont là néanmoins.»

Et oui, il lui arrive de se brûler ailleurs aussi, mais par accident, voire de se couper, comme en témoigne une longue cicatrice sur son bras. «Parfois, je ne m'en rends compte qu'en entrant sous la douche. C'est très dangereux», reconnaît-il. Mais cet artiste du cirque ne s'en inquiète pas.

RESPECTER LE FEU

«Je dis toujours que le feu est vivant et je le respecte toujours. Je ne peux pas le dominer ou le contrôler. Je ne peux que le respecter. Je fais mes prestations en sa compagnie et j'espère que nous serons sur la même longueur d'onde tout le temps», explique-t-il. Le feu est somme toute son partenaire de danse.

Quand il était petit, à Hawaï où il a grandi, Oné Tovo était fasciné de voir les danseurs de feu qui arrivaient à illuminer des soirées de musique et de danses traditionnelles en faisant tourner leurs bâtons autour de leur corps sans se brûler. «Je pouvais voir le lien qui les unissait au feu», se souvient-il.

Dans l'État américain d'Hawaï, la plupart des jeunes se passionnent pour des sports comme le football, le volleyball ou le soccer et deviennent des étudiants athlètes. Lisiate Tuione «Oné» Tovo, lui, raconte qu'il a plutôt choisi la danse du couteau de feu (fire knife dancing), une activité traditionnellement associée aux femmes qui s'en servaient jadis comme moyen de défense. «J'ai des cousins qui sont dans la NFL et mes frères étaient attirés par les sports, mais moi, j'étais attiré par la danse.»

RECRUTÉ PAR GUY LALIBERTÉ

En mai 1994, dans le cadre d'une compétition internationale de danse du feu à laquelle il prenait part, Oné s'est fait remarquer par le fondateur du Cirque du Soleil en personne, Guy Laliberté. Le jeune danseur était à Montréal lorsqu'il a été embauché. «Guy est lui aussi un danseur de feu. Il possède une maison sur la grande Île et il avait toujours voulu inclure un spectacle de feu» dans le Cirque du Soleil, raconte-t-il.

Oné Tovo provient d'une famille d'artistes qui pratiquait les danses traditionnelles polynésiennes et dans leur troupe, il y avait un danseur de feu qui impressionnait beaucoup le jeune garçon. «J'ai commencé à manipuler les bâtons à l'âge de trois ans», dit-il, sans la présence du feu à chaque extrémité bien sûr. «J'ai appris la danse polynésienne aussi», raconte-t-il. «Je suis devenu un danseur avant d'être un danseur de couteau de feu», précise-t-il.

UN DESTIN

Cette tradition, qui implique de

mettre le feu aux deux extrémités d'un bâton, dont une extrémité est munie d'une machette, «relève de la culture Samoa et moi, je suis de la culture Tonga», dit-il. Son intérêt s'est malgré tout enflammé, sans jeu de mots, lorsque son frère aîné avait attaché des bas à chaque extrémité d'un manche à balai et y avait mis le feu pour pouvoir pratiquer la danse. «Il ne savait pas qu'il y avait une façon de les sécuriser aux extrémités du bâton et les bas se sont envolés durant une manœuvre, mettant le feu à une maison. C'est là que ma mère a compris que c'est ce que je voulais vraiment faire», raconte-t-il.

Même s'il a commencé à faire des

compétitions de bâton de feu dès l'âge de 11 ans, et qu'il a remporté sa première compétition à 15 ans, Oné Tovo ne s'assoit pas sur son talent. Il s'entraîne encore aujourd'hui de trois à six heures par jour, sans son ami le feu, la plupart du temps. Toutefois, explique-t-il, il y a beaucoup de choses qu'on peut faire sans le feu. C'est pourquoi il est préférable de s'entraîner avec le feu, explique-t-il. «C'est quand on est fatigué qu'on a tendance à se concentrer davantage et c'est le meilleur moment de se concentrer sur les mouvements les plus difficiles», confie-t-il.

Non content d'être un artiste de cirque de réputation internationale,

il est également devenu un gardien de traditions polynésiennes. «Nous essayons de garder notre culture vivante et d'être un exemple pour les enfants qui voudraient apprendre cet art. Les filles de mes amis sont excellentes dans cette discipline», se réjouit-il.

Malgré ses origines hawaïennes, Lisiate Tuione «Oné» Tovo s'est fait de nouvelles racines ici puisque sa conjointe est québécoise. Le couple habite à Montréal. Le jeune homme croit toutefois qu'un jour, il retournera sans doute sur son île pour enseigner, cette fois, la tradition de la danse du couteau de feu aux nouvelles générations.

**LE CIRQUE
DU SOLEIL
PLANTERA SON
CHAPITEAU SUR
LA PLACE DES
FESTIVALS ZIBI
DU 25 AOÛT AU
25 SEPTEMBRE,
POUR PRÉSENTER
KOOZA AU PUBLIC
D'OTTAWA-
GATINEAU.**

tandem
PRÉSENTE

**NOTRE-DAME
DE PARIS**

Un Spectacle musical de
Luc Plamondon et Richard Cocciante

Mise en scène de
Gilles Maheu

**DU MARDI 2 AOÛT AU SAMEDI 6 AOÛT 2022
AU CENTRE NATIONAL DES ARTS**

ticketmaster.ca
1-888-991-2787 (ARTS)

MULTISPEC leDroit NUMÉRIQUE SODEC Québec

CONFESSIONS

LUC PICARD
ET L'HOMME
INVISIBLE

GENEVIÈVE BOUCHARD
gbouchard@lesoleil.com

Homme discret, voire «plate», habité de certaines valeurs conventionnelles, Gérald Gallant a assassiné 28 hommes (plus 12 tentatives de meurtre) dans son parcours criminel, réussissant à échapper aux autorités pendant plus de deux décennies. De quoi fasciner l'acteur et réalisateur Luc Picard, qui s'inspire de son histoire dans le film *Confessions*, attendu au cinéma le 20 juillet.

Maltraité par sa mère (interprétée de cruelle manière par Catherine De Léan et Louise Portal), malmené à l'école à cause de troubles d'apprentissage et d'un bégaiement qui le suivra jusqu'à l'âge adulte, Gérald Gallant a commencé sa carrière criminelle jeune, d'abord comme cambrioleur.

Doué pour assassiner des gens d'une manière professionnelle, «la tête au-dessus du cœur», il fera des dégâts comme tueur à gages pendant la guerre des motards, qui a fait la manchette au Québec dans les années 90.

Des assassinats perpétrés dans des lieux publics, devant témoins. Pourtant, Gallant s'en tirait. Peut-être parce qu'il ne faisait pas de bruit (sauf celui de ses armes à feu), qu'il n'avait l'air de rien.

«Ça fait longtemps qu'il me fascine, confie Luc Picard. Il a commis un meurtre dans le restaurant de quelqu'un que je connais. Cette combinaison de tueur à gages et de



«L'autre défi, c'est que par définition, c'est un gars plate. Comment je peux vous intéresser pendant deux heures à un gars plate? Dieu merci, il est entouré de personnages super colorés»

— Luc Picard, à propos de Gérald Gallant

petit monsieur qu'on ne remarque pas m'intéressait.»

On songe effectivement à un homme invisible en visionnant ce film basé sur le livre *Gallant : confessions d'un tueur à gages*, signé par les journalistes Éric Thibault et Félix Séguin du Bureau d'enquête du *Journal de Montréal*.

«Il y a eu plein de portraits-robots et ils n'ont rien de particulier», résume Luc Picard, qui, nourri par des heures d'interrogatoires policiers du véritable Gallant, a trouvé

dans ce personnage du «bonbon» pour l'acteur et le réalisateur en lui.

«Tu ne veux pas l'idéaliser, tu veux jouer la vraie affaire. L'autre défi, c'est que par définition, c'est un gars plate. Comment je peux vous intéresser pendant deux heures à un gars plate? Dieu merci, il est entouré de personnages super colorés.»

Une femme pour préserver les apparences, mais qui en a dedans aussi (Éveline Gélinas), une maîtresse qui va se prendre au jeu à la Bonnie and Clyde et qui ne soufflera

pas mot quand ça va se corser (Sandrine Bisson, lire l'autre texte).

Et surtout un complice, Dolly (David La Haye, lire l'autre texte), aussi habile que Gallant sur la gâchette. Et historiquement ostracisé, mais d'une autre manière. Le voilà tueur homosexuel à la solde de motards souvent rustres. Il livre la marchandise, mais il a la mèche courte.

«Je trouve que ce milieu criminel-là, on ne l'a pas vu tant que ça au cinéma québécois, explique

Luc Picard. On a souvent vu des mafieux italiens. Là, on est dans une espèce de petite misère. C'est presque un film de pauvres, en fait. Ils n'ont jamais d'argent. Ça m'a beaucoup interpellé.»

Et il y a tout ce contexte, qui nous revient en tête en visionnant le film, pas si lourd pour autant, ceci étant dit, grâce notamment à la musique moriconienne de Daniel Bélanger.

Mais cette rivalité sanglante entre groupes criminalisés a fait des dommages collatéraux. Luc Picard le





1

L'AMALGAME DU COMPLICE

Il se déguise en femme pour aller buter un gars dans un resto de poutines. Et il aura tant d'occasions d'émouvoir, de surprendre. Dans *Confessions*, David La Haye interprète le complice de Gérald Gallant. Un mélange entre la fiction et la réalité.

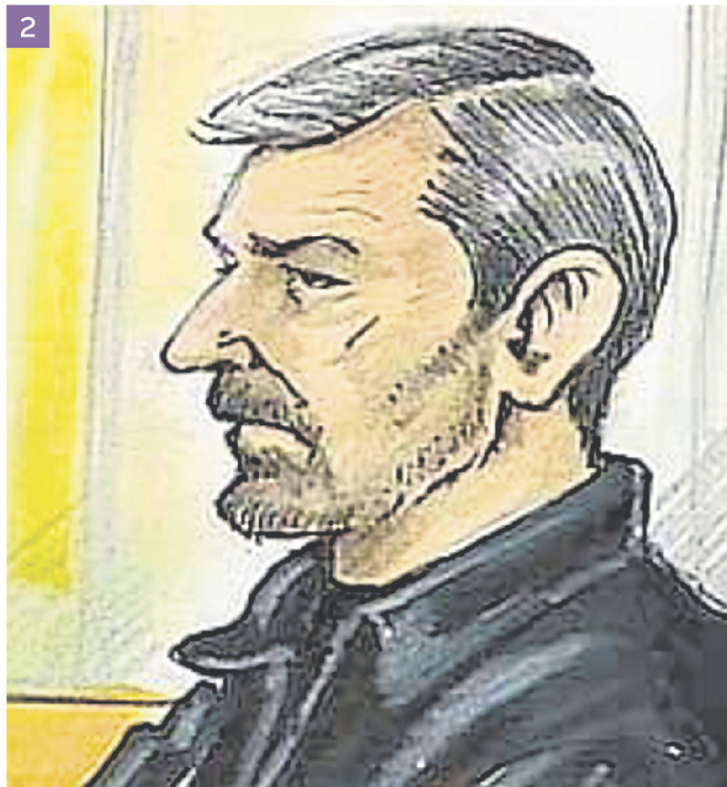
«Mon personnage est un amalgame de plusieurs criminels qui

tournaient autour de lui», explique l'acteur.

David La Haye campe donc Dolly, de son surnom, un truand homosexuel qui tranche un peu dans le décor de motards dans lequel il évolue, sans être membre en règle.

Mais il est fidèle et il livre quand il le faut. Ou il exécute, plutôt.

«J'ai été très touché par ce personnage-là, confie David La Haye. Il a grandi dans les années 70. Il devait aimer Dalida. Il n'a pas dû être l'enfant le plus accepté dans sa classe. Il est un survivant. Et c'est la même chose pour Gallant. Ils veulent s'en sortir. Ce sont des gens qui veulent trouver leur place au soleil.» **GENEVIÈVE BOUCHARD**



2

BONNIE AND CLYDE

Sandrine Bisson interprète, avec toute la fougue qu'on lui connaît, la maîtresse de Gérald Gallant dans *Confessions*. Un rôle que l'actrice incarne avec respect et beaucoup d'attitude.

«Je ne veux pas encenser Gallant. Loin de là. J'ai fait d'elle, j'espère, une fille intriguée, amoureuse.»

Une Bonnie, comme dans *Bonnie and Clyde*, un thème récurrent dans le film.

À la vie, à la mort, en somme. Ou jusqu'à ce quelqu'un vous trahisse... **GENEVIÈVE BOUCHARD**



3

savait et l'a entendu de nouveau en ciblant ses lieux de tournage.

«Il y a un meurtre dans le film qui a eu lieu dans un restaurant Ashton dans la vraie vie, dit-il. On voulait voir si on pouvait tourner dans le même lieu. Le propriétaire a dit que ça avait été un événement trop traumatisant, que des employés ont dû faire des thérapies.»

Le film s'ouvre d'ailleurs sur le visage de témoins d'un contrat tout juste exécuté par Gallant. C'est loin d'être la joie...

Confessions nous arrive au moment où le très médiatisé Maurice «Mom» Boucher (bien sûr représenté dans le film), qui présidait les Hells Angels au Québec pendant la guerre des motards, vient de mourir en prison.

Coïncidence... Le film devait sortir en 2020 et a été reporté à cause de la pandémie. Tout un hasard, quand même.

Confessions est présenté au cinéma dès le 20 juillet.

1 À droite, David La Haye incarne Dolly, le complice de Gérald Gallant. À gauche, le réalisateur de *Confessions*, Luc Picard, joue Gallant. — PHOTO LE SOLEIL, YAN DOUBLET

2 Gérald Gallant lors de son procès. — PHOTOTHÈQUE LE SOLEIL

3 Dans *Confessions*, Luc Picard a été interpellé par ce milieu criminel, qui selon lui, n'a pas été tant vu au cinéma québécois. «On a souvent vu des mafieux italiens. Là, on est dans une espèce de petite misère. C'est presque un film de pauvres, en fait.» — PHOTO LES FILMS OPALE

FUREUR SUR PATTES

Inclusion sous un vernis comique

DANIELLE BONNEAU

La Presse

CRITIQUE

MONTREAL — L'industrie de l'animation est en ébullition. Alors que *Minions : il était une fois Gru* et *Lightyear* sont toujours en bonne position dans les palmarès, voilà que se pointe, sans tambour ni trompette, *Fureur sur pattes : la légende de Hank* (*Paws of Fury: The Legend of Hank*), une comédie porteuse d'un message d'inclusion et d'ouverture aux autres.

Le long métrage d'animation portait initialement le nom de *Blazing Samurai*, puisqu'il s'inspire de la comédie *Blazing Saddles* (*Le shérif est en prison*), réalisée en 1974 par Mel Brooks et devenue un classique.

La parodie de western ne passerait pas la rampe aujourd'hui avec son humour outrageux. Mais la trame narrative fournit un cadre intéressant pour un film d'animation.

Les amateurs de *Blazing Saddles* (ils sont légion) reconnaîtront certaines scènes emblématiques du film qui, en changeant de contexte, sont tout à fait appropriées dans un film familial.

La scène où les plats de fèves au lard ingurgités donnent lieu à un festival de pets en est une. L'arrivée du nouveau samouraï, attendu impatiemment par la population composée uniquement de chats qui



Fureur sur pattes : la légende de Hank portait initialement le nom de *Blazing Samurai*, puisqu'il s'inspire de la comédie *Blazing Saddles* (*Le shérif est en prison*), réalisée en 1974 par Mel Brooks. Mais il n'est nullement nécessaire de connaître la version originale pour apprécier le film d'animation, — PHOTO PARAMOUNT PICTURES

déchantent en découvrant que leur prétendu sauveur est un chien, en est une autre.

EN PARTIE AU QUÉBEC

Il n'est nullement nécessaire de connaître la version originale

pour apprécier le film d'animation, réalisé par Rob Minkoff et Mark Koetsier. Ici, un dirigeant sans vergogne, le chat Ika Chu, souhaite faire fuir les résidents d'un village afin de s'approprier leur territoire à des fins

personnelles.

Son plan machiavélique échoue lorsque son émissaire, le chien Hank, prend son rôle de samouraï au sérieux et se fait des alliés. Il gagne notamment l'appui du samouraï désillusionné Jimbo,

qui le prend sous son aile.

L'animation par ordinateur, riche en gags visuels, a été réalisée en partie au Québec par le studio Cinesite Montréal, en collaboration avec Aniventure.

Les parents apprécieront la couche d'humour supplémentaire, qui fait directement allusion aux conventions régissant les films d'animation d'arts martiaux.

Sous un vernis comique, les créateurs mettent de l'avant des valeurs comme la persévérance, le courage et l'acceptation de l'autre.

Les chats adoptent ainsi certains comportements propres aux chiens pour s'en sortir. Il y a aussi une note sous-jacente de féminisme.

Le film d'animation pourrait avoir une suite, a annoncé Jimbo à la fin du générique. Cela aussi s'inscrit dans la façon usuelle de faire les choses.

Au générique

Cote: ★★★

Titre: *Fureur sur pattes : la légende de Hank*

Genre: Animation

Réalisateur: Rob Minkoff et Mark Koetsier

Durée: 1 h 37

LÀ OÙ CHANTENT LES ÉCREVISSES

Pour amateurs seulement

MARC-ANDRÉ LUSSIER

La Presse

CRITIQUE

MONTREAL — L'adaptation cinématographique du roman à succès de Delia Owens, publié en 2019, ressemble en tous points à une adaptation d'un roman de Nicholas Sparks: même atmosphère hyper-romantique, même approche classique du récit, même traitement chatoyant sur le plan visuel. Certains y verront sans doute des qualités (on est au cinéma, après tout), d'autres auront du mal à souscrire à cette histoire dessinée à trop gros traits.

Parfois drame judiciaire, souvent bluette, *Là où chantent les écrevisses* (*Where the Crawdads Sing*) repose d'abord sur un procès au cours duquel Kya (Daisy Edgar-Jones) est accusée du meurtre d'un ancien amoureux.



Kya (Daisy Edgar-Jones) est courtisée par deux jeunes hommes, dont l'un est interprété par Taylor John Smith. — PHOTO COLUMBIA PICTURES

Le récit relate ainsi la vie particulière d'une jeune femme ayant d'abord dû survivre au sein d'un milieu hostile pendant son enfance (père violent, mère disparue à jamais, famille disloquée) pour ensuite apprendre à vivre seule dans

une maison délabrée au bord d'un marais, loin de tout.

TÉLESCOPER LES CLICHÉS

La réalisatrice Olivia Newman (*First Match*), qui signe ici un premier long métrage pour le grand écran, mise

évidemment sur l'aspect dramatique de l'histoire de Kya pour provoquer l'émotion, mais elle insiste aussi beaucoup sur l'aspect romantique de la vie sentimentale du personnage.

Courtisée par deux jeunes hommes (interprétés par Taylor John Smith et

Harris Dickinson), Kya est vue avec ses partenaires dans un contexte où tout se révèle parfait: l'angle de la prise de vue, les ombrages, le ciel aux couleurs sublimes, les reflets des rayons de soleil qui — quel hasard! — surgissent juste au bon moment sur l'eau... Et puis, à la clé, ces violons qui se font beaucoup entendre.

Autrement dit, la réalisatrice emprunte un style qui rappelle une manière plus ancienne de faire du cinéma, sans même chercher à éviter les clichés, inévitables dans les circonstances.

Pour amateurs seulement.

Au générique

Cote: ★★½

Titre: *Là où chantent les écrevisses* (v.f. de *Where the Crawdads Sing*)

Genre: Drame

Réalisateur: Olivia Newman

Acteurs: Daisy Edgar-Jones, Taylor John Smith et Harris Dickinson

Durée: 2 h 5

DANS L'ŒIL DE NOS PHOTOGRAPHERS

L'ACTUALITÉ EN IMAGES

Les photographes des six journaux membres de la Coopérative nationale de l'information indépendante (CN2i) vous proposent un retour sur l'actualité de la dernière semaine avec une sélection de photos qui ont mis en images ces événements marquants. Voici donc un aperçu du coup d'œil de nos photographes. Pour voir la sélection complète, rendez-vous sur notre site ou notre application.



- 1** Claude Giroux rentre à la maison. — LE DROIT, ETIENNE RANGER

- 2** But de Jose Escalante. — LE DROIT, PATRICK WOODBURY

- 3** Festival de l'humour de Gatineau. — LE DROIT, MARTIN ROY

- 4** Le gouvernement va exproprier toute cette zone afin de construire un nouvel hôpital à Gatineau. — LE DROIT, PATRICK WOODBURY

- 5** Éric Duhaime, le chef du PCQ, de passage en Outaouais. — LE DROIT, SIMON SÉGUIN-BERTRAND

- 6** Anita Gagné résidente de la RPA St-Mathieu à Hammond. — LE DROIT, SIMON SÉGUIN-BERTRAND

PATRICK NORMAN

ARRÊTS
SUR IMAGES

KARINE TREMBLAY

karine.tremblay@latribune.qc.ca

Patrick Norman nous attend dans le ventre du Musée national de la photographie de Drummondville, au cœur de l'exposition qui retrace sa vie musicale.

«C'est une longue limousine de souvenirs», illustre-t-il en jetant un regard circulaire.

Sur tous les murs, des photos racontent son parcours des 50 dernières années.

Notre œil s'accroche sur une image de 1987, captée alors qu'il chantait l'hymne national au Forum de Montréal. La photo voisine montre un jeune Patrick Norman avec Nanette Workman. Plus loin, il sourit dans d'autres décors, avec d'autres visages.

On reconnaît Jim Corcoran, Serge Laprade, Nicole Martin, Jean-Pierre Coallier, Manuel Tadros, Monsieur Pointu, qu'il a présenté à Gilbert Bécaud, expose-t-il.

«J'étais choriste pour Bécaud en 1973. Je suis même sur la pochette de son disque. En faisant la tournée avec lui, j'ai appris ce que c'était, chanter devant des salles pleines.

«On arrivait en après-midi et devant nous, c'étaient des murs de sièges. Le soir, quand le rideau s'ouvrait, c'était devenu un mur de gens. C'est un souvenir impérissable.»

Comme plusieurs de ceux qu'il a déterrés en préparant l'exposition.

«J'ai fouillé dans mes archives, j'ai retrouvé des photos que je ne me rappelais plus, ça m'a fait revivre toutes sortes de choses. J'ai choisi 75 images significatives, qui marquent des moments importants.»

Ce voyage au cœur de la mémoire est heureux pour le chanteur et musicien de 75 ans, qui s'émeut devant plusieurs des clichés qui le catapultent des décennies en arrière.

«Les années passent et font en sorte qu'on regarde vers l'avant. On met des choses de côté, on les oublie.»

PREMIÈRE GUITARE

La toute première photo du circuit le ramène à l'époque de ses 18 ans. Dans le salon de sa tante, il tient

sa première guitare, derrière un immense ampli Gibson. Son père est là, tout à côté. C'est de lui qu'il tient son amour pour la six cordes, raconte-t-il.

«Mon père faisait de la musique. J'étais tout petit et je le regardais avec fascination. Je n'avais pas la permission de toucher à sa guitare, mais lorsqu'il n'était pas là, je jouais en cachette.

«Un jour, je devais avoir 10 ans, il est revenu plus tôt. Il m'a entendu, il a trouvé que je me débrouillais bien et à partir de là, il m'a laissé plaquer des accords.»

C'était un premier tournant.

Le second est venu quelques années plus tard, quand il a découvert le *fingerstyle* de Chet Atkins.

«C'était une autre façon de jouer, et c'était ce que je voulais faire. Ça a changé ma vie.»

Le jeune musicien qu'il était alors admirait le talent du groupe The Sprights au resto Buffet Versailles, sur Saint-Hubert. Il avait son premier groupe, The Scorpions. Et il allait bientôt rencontrer Claude St-Jean, ancien lutteur qui allait le prendre sous son aile.

«Il était proprio d'une salle de spectacles et d'un resto où j'ai joué

souvent et où on croisait des gens connus de tous les milieux. C'est là que j'ai connu Renée Martel.

«Claude St-Jean, c'était un colosse au cœur grand. Il a été mon gérant pendant 10 ans, je lui dois beaucoup. Et à Fernand Gignac également parce que c'est lui qui, après m'avoir entendu interpréter des reprises, avait soufflé à Claude que j'avais du talent.»

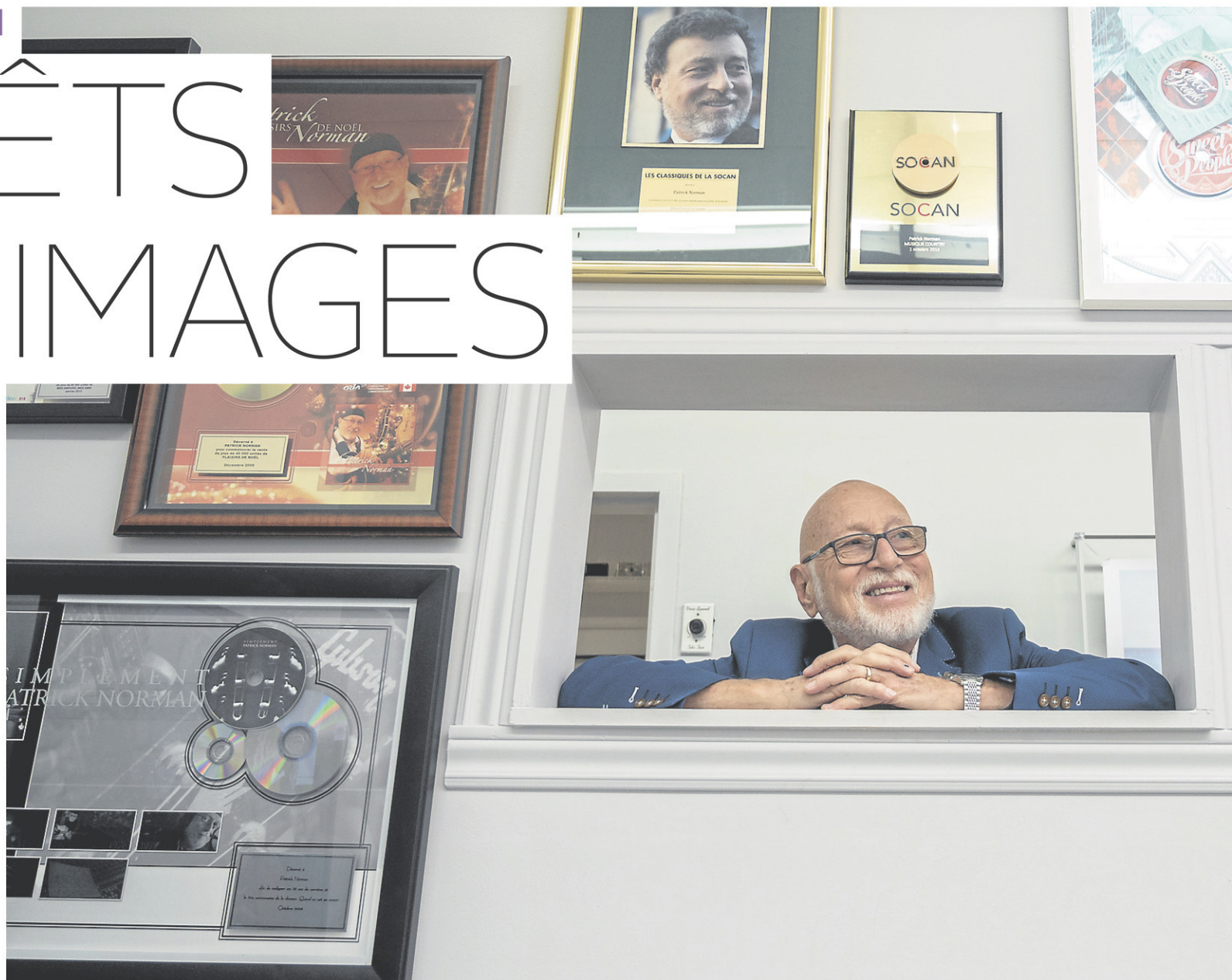
On s'arrête devant un cliché délavé, ramené de Nashville. Patrick pose avec Chet Atkins, son idole, et Hank Snow, celle de son père.

«Ce moment-là, dans le berceau de la musique américaine, c'était immense pour le jeune homme que j'étais. Je n'ai pas su quoi dire à Chet Atkins. J'étais tellement intimidé!»

Il a pu se reprendre des années plus tard, en 1991, lors d'une

émission spéciale sur le country qu'il animait pour Radio-Canada. Deux heures d'entretien lui ont permis de découvrir la générosité de celui qu'il admirait tant et avec qui il a même pu jouer quelques notes. Le souvenir lui arrache une larme. Ce ne sera pas la seule de la visite.

«On n'oublie pas les émotions qu'on a vécues, au cours de certains moments», dit-il avant de ramener



CONNU JUSQU'AU RWANDA

À la fin des années 1980, *Quand on est en amour* cartonnait à la radio. Et pas qu'ici.

«On m'a dit plusieurs fois que j'étais connu au Rwanda, que le pays au complet entonnait ma chanson dans les autobus», souligne Patrick Norman.

Le nageur paralympique Benoit Huot, avec qui il a reçu l'Ordre du Canada en 2017, est l'un de ceux qui a vu sur place l'engouement pour le répertoire de Norman. «Il m'a dit : «Si tu vas là-bas, c'est certain,

tu remplis le stade!» Il a été au Rwanda avec Joannie Rochette en mission humanitaire et leur chauffeur avait ma chanson comme sonnerie de téléphone.

«En discutant avec lui, il a appris que ma composition était très populaire pendant le génocide. Et dans les deux camps. Ça dit toute la puissance de la musique. Et de l'amour», raconte l'auteur-compositeur-interprète.

Celui-ci a pris la mesure de la portée qu'avait sa chanson en Afrique le jour où, dans un

café, une femme noire est venue le voir.

«C'était une Rwandaise. Elle avait 8 ans au moment du génocide. Pendant que sa famille se faisait massacrer à la machette, elle, elle était cachée, et c'est ma chanson qu'elle se répétait en boucle dans sa tête, en se bouchant les oreilles. Elle m'a dit : «Vous ne savez pas ce que vous rencontrer signifie pour moi. En sortant d'ici, je vais pousser un grand cri.» J'ai oublié son nom. Mais pas le moment.»

KARINE TREMBLAY, LA TRIBUNE



Pour marquer ses 50 ans de carrière, Patrick Norman propose une exposition de photos qui racontent le chemin qu'il a parcouru au cours des cinq dernières décennies, au Musée national de la photographie de Drummondville. — PHOTOS LA TRIBUNE, FRÉDÉRIC CÔTÉ

de club qui faisait du country. On parlait de moi avec mépris.

«Certains disaient : "Patrick Norman à mon émission? Jamais!" Et moi, je manquais de confiance, je n'avais tellement pas l'idée de devenir connu que tout ça venait renforcer mes convictions d'être un imposteur dans cet univers-là.

«C'était épouvantable. Mais j'avais la musique qui me rendait heureux, alors je continuais.»

S'AFFRANCHIR DU SYNDROME DE L'IMPOSTEUR

Le vent a tourné quand Jacques-Charles Gilliot, de la station CFGL, a décidé de programmer la chanson-titre de l'album.

«Les gens téléphonaient pour l'entendre à la radio. On a vendu des milliers d'albums, jusqu'à dépasser le cap des 300 000. Cette année-là, j'ai reçu mon premier trophée Metrostar.»

Plusieurs autres ont suivi, dans différents galas. Toujours pour la même chanson.

«Je recevais des prix, mais j'ai mis du temps à m'affranchir du sentiment d'imposteur. Je pense même qu'il est toujours là, quelque part, dans un vieux tiroir...»

Même après 33 albums. Même après les salles pleines. Même après les prix pluriels.

«Quand tu as une étiquette dans le milieu artistique, c'est difficile de renverser la vapeur. J'ai le sentiment d'avoir réussi à le faire dans les années 1990 avec l'album *Passion vaudou*, enregistré en Louisiane. Mais pendant longtemps, j'étais terrifié avant de monter sur scène.

«J'avais toujours peur de ne pas être assez bon, parce que le monde du *showbiz* me faisait croire que je n'avais pas ma place.»

Regard circulaire, à nouveau. Sur les murs qui racontent ses années de métier.

«Je vois ce qui a marqué mon parcours, il y a beaucoup de choses! Je suis très, très fier d'avoir accompli tout ça. Et de l'avoir fait à travers la musique.

«Sans doute que oui, en voyant ces images, j'arrive un peu mieux à faire taire le syndrome de l'imposteur.»

la conversation vers Nashville, où il a vécu un séjour pivot.

UN NOUVEAU FEU

«Cette ville, c'est un lieu à part. J'avais enregistré là, avec le producteur Lou Lofredo, l'album *Textures*, qui n'est jamais sorti. Je pense qu'on peut maintenant l'obtenir sur le Web. Il y avait là-dessus une version de *You've Lost That Loving Feeling* qui, je pense, était supérieure à l'originale.

«Pas parce que je chante dessus, mais parce que la *track* musicale était formidable, grâce à Bergen White. C'était un grand qui avait travaillé avec de grosses pointures comme Presley, Aretha Franklin et James Brown. L'arrangement, c'était une fusion parfaite entre country et disco.»

C'était bien avant que la popularité s'invite dans la vie et la carrière de l'auteur-compositeur-interprète, à qui le succès a vraiment souri en 1986, lorsque la chanson *Quand on est en amour* s'est hissée au sommet des palmarès.

«Le disque était enregistré depuis 1984, mais il restait sur les tablettes. J'étais snobé par le milieu, j'étais vu comme le gars

LALISTE

Cinq chansons de Roger Waters

1 DÉJÀ VU (2017)

Extrait-phare de l'album *Is This The Life We Really Want?* réalisé par le collaborateur de Radiohead Nigel Godrich, *Déjà Vu* a pavé la voie à un retour sur disque pour Roger Waters, après des années occupées notamment par la création de l'opéra *Ça ira*. GENEVIÈVE BOUCHARD

2 THE BRAVERY OF BEING OUT OF RANGE (1992)

Tirée de l'album *Amused to Death* (et seul titre de cette parution au programme de l'actuelle tournée), *The Bravery of Being Out of Range* a été inspiré par les politiques de Ronald Reagan et Margaret Thatcher. Gageons que l'ère Trump a redonné des munitions à Roger Waters... GENEVIÈVE BOUCHARD

3 RADIO WAVES (1987)

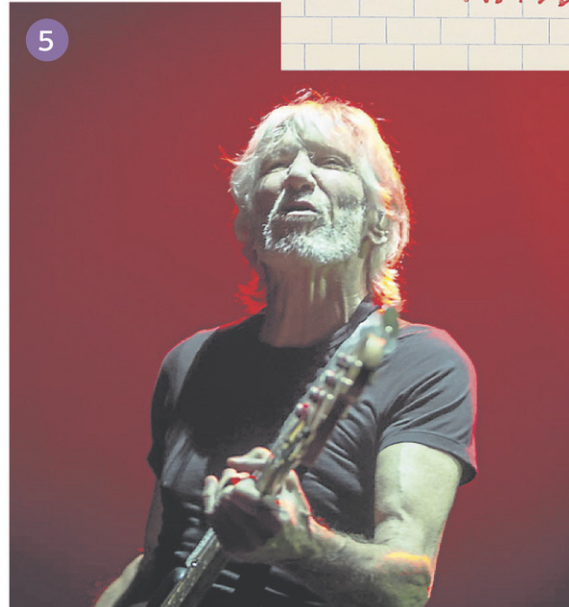
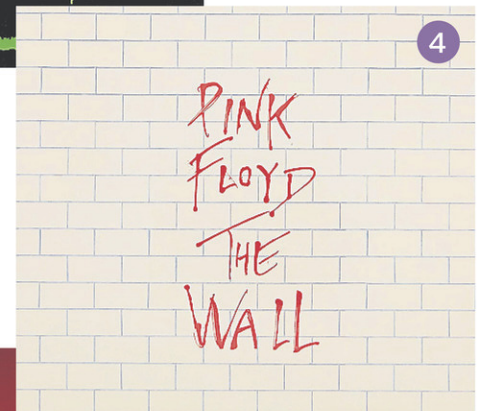
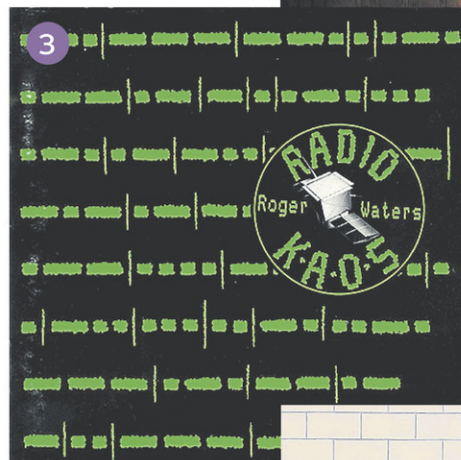
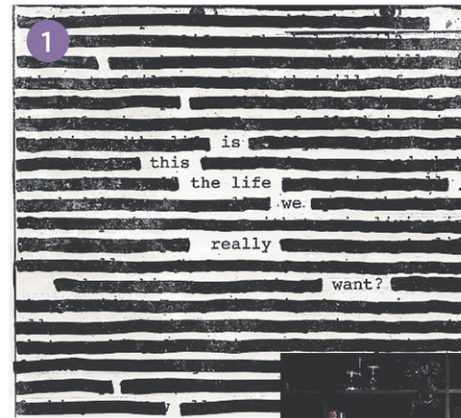
La première chanson de *Radio K.A.O.S* présente le personnage de Billy, un homme avec un handicap et des habiletés spéciales lui permettant notamment d'entendre les ondes radio. Roger Waters a dédié cet album concept à toutes les victimes des effets violents du monétarisme. VALÉRIE MARCOUX

4 ANOTHER BRICK IN THE WALL (1979)

Malgré une discographie foisonnante, *Another Brick In The Wall Part Two* demeure le morceau le plus connu de Pink Floyd. Véritable succès planétaire, la chanson est d'ailleurs l'un des rares simples du groupe. Une pièce qui a su traverser le temps et qui marque encore les générations d'aujourd'hui. LÉA HARVEY

5 HEY YOU (1979), PINK FLOYD

Premier morceau qui ouvre la face B de *The Wall*, *Hey You* s'ancre au cœur du récit que raconte Roger Waters en tant que principal auteur-compositeur, sur le populaire album. La chanson, qui porte notamment sur l'isolement, est bercée par des airs planants et mélancoliques. LÉA HARVEY



MASCATE

LA CAPITALE DISCRÈTE

**JONATHAN
CUSTEAU**

CHRONIQUE

jonathan.custeau@latribune.qc.ca



LE BOURLINGUEUR

La capitale d'Oman, Mascate, détonne avec la mesure de Dubaï, pourtant à moins de deux heures à vol d'oiseau.

Étendue, elle vacille entre traditions et modernité, un heureux mélange qui permet de passer des maisons traditionnelles à l'extravagance de l'Opéra royal ou du palais du sultan.

Déjà à l'arrivée, la gentillesse des Omanais déconcerte. À l'aéroport, on nous rend rapidement nos sourires et on nous offre des conseils pour notre séjour. Dans la file d'attente pour tamponner les passeports, j'accumule les recommandations. Oman, moins prisé des touristes que les Émirats voisins, sait bien traiter les visiteurs.

Mascate se parcourt surtout en voiture. Mais il faut savoir s'y retrouver entre les grandes routes qui relient les trois quartiers principaux, Ruwi, moderne, Mutrah et sa corniche, en bord de mer, et le Vieux Mascate, un enchevêtrement de rues, de vieilles maisons et de forteresses. Surtout, il faut planifier pour profiter des heures d'ouverture,

en matinée pour la Grande Mosquée, ou idéalement en soirée pour le souk de Mutrah. L'après-midi, trop chaud, peut-être une occasion de découvrir l'Opéra royal.

Celui-ci peut valoir le détour pour assister à un spectacle en soirée, alors que des troupes de partout dans le monde s'y produisent. Sinon, des tours guidés sont offerts pour découvrir le bâtiment de marbre blanc commandé par le sultan Qabous bin Said Al Said.

On aime en premier lieu son stationnement étagé, qui permet de garer la voiture à l'ombre, un détail d'une grande importance dans un pays aussi ensoleillé. En attendant le début d'une visite, on peut flâner dans les chics boutiques attenantes à l'opéra ou même manger dans un des restaurants haut de gamme de l'endroit. Les jardins entourant l'édifice sont aussi magnifiques.

L'Opéra lui-même, commandé en 2001 et inauguré 10 ans plus tard, compte sur une collection d'instruments impressionnante, dont certains, comme une guitare rappelant un visage



Une visite guidée de l'Opéra royal s'impose. Il est bordé de boutiques et de restaurants. — PHOTO LA TRIBUNE, JONATHAN CUSTEAU

souriant, ont une forme tout à fait unique. À l'intérieur de la salle, un siège particulier est réservé pour le sultan, et le sultan seulement.

Le prix d'un tel édifice? « Quand c'est le sultan qui paye, on ne connaît jamais le prix », se limite à répondre le guide.

La construction de l'Opéra a été assurée par la même entreprise qui a érigé la Grande Mosquée, un monument incontournable qui n'ouvre aux visiteurs qu'entre 8 h et 11 h du samedi au jeudi. Il importe d'arriver plus tôt que tard, si on veut avoir le temps de flâner, et de prévoir

des vêtements appropriés couvrant les bras et les jambes. Les femmes et les filles de plus de sept ans doivent se couvrir la tête.

C'est une fois de plus le sultan Qabous qui a commandé le bâtiment pouvant accueillir 20 000 fidèles à la fois. Il s'agit, on s'en doute, de la plus grande mosquée du pays. On y trouve notamment le deuxième plus grand tapis tissé à la main au monde, un tapis persan de 70 m sur 60 m couvrant la salle de prière principale. On rapporte que 600 ouvrières y ont travaillé pendant plus de deux ans. Certaines sources rapportent même qu'il a fallu quatre ans de boulot. La salle de prière est par ailleurs impressionnante pour son chandelier de 14 mètres dont on prend toute la mesure en se plantant tout juste en dessous. Avec ses 600 000 cristaux et ses 1122 ampoules, il pèse la bagatelle de 8,5 tonnes. C'est là qu'on fait un pas de côté pour le toiser plus longuement. On ne voudrait surtout pas qu'il nous tombe sur la tête.

Ce fameux chandelier a été le plus gros du monde jusqu'à l'inauguration de la mosquée Sheikh Zayed à Abu Dhabi.

Sinon, la vieille ville compte le Musée national, le palais du sultan et quelques forts. On s'y attarde moins que sur la jolie corniche de Mutrah, que longent des maisons à moucharabiehs,

des cloisons ajourées qui permettent une aération naturelle. Si l'envie nous en dit, on peut parcourir les 4,5 km de la corniche jusqu'à un grand parc où sont installés quelques manèges pour enfants.

Dans la baie, on peut généralement voir une ou quelques boutres, des embarcations traditionnelles, et le yacht du sultan.

Le souk, pratiquement désert en après-midi, s'anime particulièrement en soirée. On n'y a pas encore pris les mauvais plis de sollicitation des touristes comme dans les autres grands marchés des pays avoisinants, ce qui permet de le parcourir sans une méfiance exagérée.

Après le coucher du soleil, les terrasses de la corniche deviennent très populaires. Mieux vaut réserver une table si on pense s'y poser, sans quoi on risque de se buter à des établissements pleins à craquer. Les touristes rencontrés avaient particulièrement un faible pour Bait al-Luban, un restaurant au décor traditionnel servant des plats omanais près du marché de poissons. Parce qu'il faut savoir s'émerveiller, on craque non seulement pour la cuisine et l'ambiance, mais aussi pour l'eau aromatisée à l'encens et le café traditionnel offerts gratuitement.

Il suffit donc d'une journée et demie bien remplie pour faire le tour des principaux attraits de cette capitale bien discrète.



L'Opéra royal, majestueux, a accueilli des artistes internationaux de renom comme Andrea Bocelli et Plácido Domingo.

— PHOTO LA TRIBUNE, JONATHAN CUSTEAU

VOYAGES.

RETOUR AUX SOURCES

ISABELLE PION

CHRONIQUE

isabelle.pion@latribune.qc.ca



SORTIE PRENDRE L'AIR

« Le canot-camping, c'est la vie! » Ou était-ce le canot, c'est la vie? Chose certaine, j'ai entendu cette phrase plusieurs fois au cours d'une expédition dans la réserve faunique de La Vérendrye, en Outaouais.

Moi qui ai encore des croûtes à manger pour pagayer, citadine amoureuse de plein air, mais qui sort la tente de façon exceptionnelle, j'ai envie de croire notre guide, Éric Laforest, sur parole.

Cet enseignant en éducation physique n'a pas assez d'emmener ses élèves en plein air pendant l'année scolaire, il guide des groupes pendant la saison estivale. Cette fois, il accompagne notre bande de journalistes aux côtés de Jeff Thuot, un expert du canot, et de Martin Lavoie, un employé de la Sépaq.

Lundi matin, la journée s'annonce magnifique. On s'attend pourtant à de fortes pluies dès le lendemain. On ne peut pas prévoir un tel déluge avec un ciel si parfait, blague-t-on durant le trajet d'environ quatre heures au départ de Montréal. Oh, mais que si.

Le lac Jean-Péré s'étire droit devant nous, avec la promesse de nous faire quitter momentanément le tourbillon du quotidien. Initialement, nous projetons de réaliser le circuit Antostagan (36 km) et de dormir à deux endroits pendant le séjour.

Mais d'abord, il faut déposer notre matériel dans un baril de 60 litres et un sac étanche.

Voyager léger est un art que je ne maîtrise pas tout à fait encore. Je réussis néanmoins à apporter le nécessaire pour ces deux nuitées au loin. Ce même baril servira

aussi à mettre collations et dentifrice pendant la nuit afin d'éviter d'attirer les animaux, dont les ours.

Jeff Thuot nous livre quelques informations sur la réserve faunique de La Vérendrye, dont une partie se trouve en Abitibi-Témiscamingue.

Notre trajet prévoit deux portages; l'un de 215 mètres nous permettant d'accéder au lac Choisel et l'autre de 385 mètres... où certains collègues arriveront encore à capter un peu de signal. Au fil de l'eau, certains d'entre nous n'auront pas le choix de se mouiller les pieds pour passer par-dessus un barrage de castor.

Nous arrivons en fin d'après-midi à notre premier site de campement, avec l'agréable impression que nous sommes (presque) seuls au monde. La quiétude s'installe avec le rythme lent de la nature.

Ici, pas de bloc sanitaire ni même de toilette sèche : c'est un baril planté dans la terre qui fait office de toilette. On nous propose de coucher la pagaie sur le sentier afin d'indiquer que quelqu'un y est déjà.

Après un repas cuisiné par de grands chefs, nous retournons dans la baie profiter des dernières lueurs du jour et des huards qui glissent sur l'eau... ce genre de moments qui rappellent pourquoi nous sommes là. Seul le rire de ma collègue vient troubler le silence; je m'esclaffe sans savoir pourquoi elle rit. Plus tard, alors que nous nous apprêtons à fermer l'œil pour la nuit, ce sont les huards qui nous offrent leur concert.

JOUR 2

Malgré tous nos espoirs, les



L'IMPORTANCE DU SANS TRACE

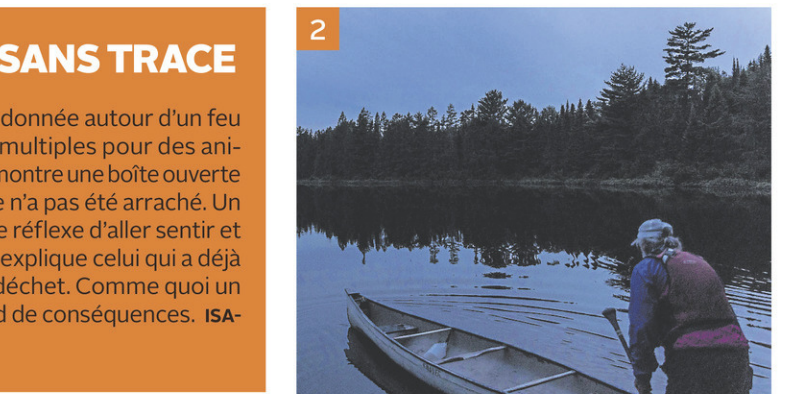
Une simple boîte de conserve abandonnée autour d'un feu peut se transformer en blessures multiples pour des animaux, nous sensibilise Jeff, qui nous montre une boîte ouverte laissée derrière et dont le couvercle n'a pas été arraché. Un renard (ou tout autre animal) aura le réflexe d'aller sentir et de s'y mettre le nez à votre départ, explique celui qui a déjà trouvé un renard blessé par un tel déchet. Comme quoi un petit geste banal peut s'avérer lourd de conséquences. **ISABELLE PION, LA TRIBUNE**

prévisions ne se trompent pas. J'en suis encore à défaire ma tente lorsque quelques gouttes se mettent à tomber. Nous profiterons tout de même d'un avant-midi de fine pluie, nous laissant croire que ce ne sera pas si mal. Le décor a partout la même teinte, à la nuance près qu'ici, un huard surgit; là, une sarcelle fend le ciel. Les scènes défilent avec un pouvoir hypnotisant.

Au dîner, nos guides font un feu pour que nous puissions nous réchauffer. Petit instant de répit avant d'aller nous faire tremper davantage cette fois. N'empêche : les eaux sont calmes. Jeff a tout de même revu l'itinéraire à la baisse. J'avoue que je ne suis pas fâchée de toucher terre, vers 14h30, et de pouvoir me mettre au sec. C'est fou comment, dans un tel contexte, on revient aux besoins de base, philosophe un collègue, pendant que je pense exactement la même chose.

Nous passerons finalement le reste de la journée regroupés sous une tente moustiquaire à jaser et à rire tandis que nos guides se démènent pour nous préparer tout un repas. Je constaterai plus tard avec bonheur que mon sac de couchage, lui, est demeuré au sec, m'assurant une bonne nuit de sommeil.

JOUR 3



BON À SAVOIR

La réserve faunique de La Vérendrye est un vaste territoire de près de 13 000 kilomètres carrés comptant plus de 4 000 plans d'eau. L'accueil du canot-camping, Le Domaine, est situé à environ une heure de Mont-Laurier, à Lac-Pythonga.

Il est toujours préférable de réserver son circuit de canot-camping à l'avance pour éviter un débordement sur certains circuits plus populaires.

La réserve compte plusieurs points de sortie, utiles pour façonner son itinéraire, selon les

conditions de vent ou la fatigue. « Ici, ce qui est génial, c'est que tout s'interconnecte. On peut partir pendant des mois. C'est la grande beauté de toute la réserve », explique Jeff Thuot.

Les canoteurs peuvent aussi louer l'équipement nécessaire. On trouve des parcours pour tous les niveaux, de débutant à avancé. On n'offre cependant pas d'expédition guidée pour le moment. Un service de navette est offert sur réservation pour le canot-camping. **ISABELLE PION, LA TRIBUNE**

1 Éric Laforest, l'un de nos guides, est éducateur physique et accompagne des groupes comme le nôtre pendant la saison estivale. — PHOTOS LA PRESSE, PHILIPPE BOIVIN

2 Le premier soir, notre guide nous propose de retourner sur l'eau, question de profiter des dernières lueurs du jour et des huards qui glissent sur l'eau.

La chroniqueuse était l'invitée de la Sépaq.

MODE.

NOS ESSENTIELS



CAROLINE GRÉGOIRE
Collaboration spéciale
carolinegregoire@lesoleil.com



2



5

POUR LA BAINNADE

Le Mag vous propose
ses coups de cœur colorés
pour profiter de la saison
de la baignade.

1 Bain doux lavant pour
cheveux de Authentic
Beauty Concept, 35 \$ en salon
— PHOTO AUTHENTIC BEAUTY CONCEPT

2 Verres solaires RayBan,
139 \$ — PHOTO RAYBAN

3 Chapeau Outdoor Research,
42,99 \$ chez Altitude Sports
— PHOTO OUTDOOR RESEARCH

4 Maillot short Oh Buoy
de Saxx, 80 \$
— PHOTO SAXX

5 Maillot une pièce Malai,
178 \$ chez Bikini Village
— PHOTO BIKINI VILLAGE

6 Sandales Teva, 79,99 \$
chez Altitude Sports
— PHOTO TEVA

7 Filtre solaire Laneige Hydro
UV fps 50+, 39 \$ chez Sephora
— PHOTO LANEIGE

8 Serviette en microfibre,
22 \$ chez Décathlon
— PHOTO DÉCATHLON

9 Encre hydratante pour
les lèvres Poutsicle de Fenty,
30 \$ chez Sephora
— PHOTO FENTY BEAUTY



3



4



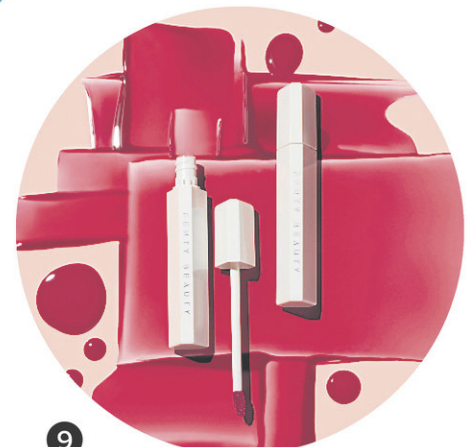
8



6



7



9

1



POUR L'ÉTÉ



1

POUR LES SORTIES ESTIVALES

L'été 2022 sous le signe du divertissement. Du spectacle en plein air jusqu'au grand festival, l'occasion est idéale pour passer un bon moment. *Le Mag* vous présente ses essentiels stylés pour profiter du spectacle.



2

3



4



5



6



9



7

8



1 Gourde d'eau pliable Stojo, 39,95 \$ chez Linen Chest
— PHOTO STOJO

2 Lunettes fumées surdimensionnées, 19,99 \$ chez Simons — PHOTO SIMONS

3 Sac multifonction Cotopaxi, 74,99 \$ chez Altitude Sports
— PHOTO COTOPAXI

4 Élixir de beauté par Caudalie, 30 ml, 22 \$ en pharmacies
— PHOTO CAUDALIE

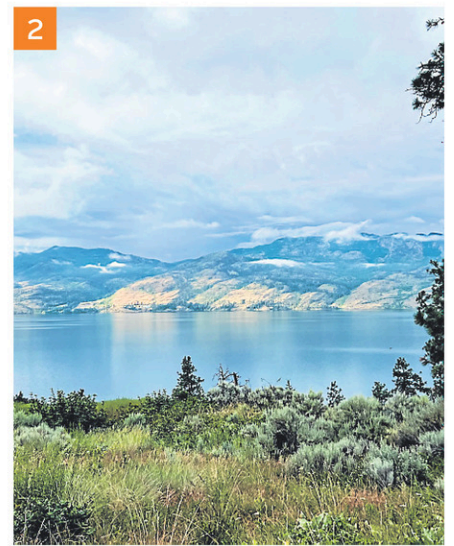
5 T-shirt stylé de la micro collection «Girl Power» de Moni Amuli, 75 \$ en ligne au moniamulicouture.com
— PHOTO MONI AMULI COUTURE

6 Palette d'ombres pailletées Stoned Vibe de Urban Decay, 69 \$ chez Sephora — PHOTO URBAN DECAY

7 Pochette pour téléphone cellulaire, 55 \$ chez Simons
— PHOTO SIMONS

8 Eau de toilette Vanille Coco de Comptoir Sud Pacifique, 120 \$ pour 100 ml chez Sephora
— PHOTO COMPTOIR SUD PACIFIQUE

9 Basket haut Sk8 Hi de Vans, 100 \$ chez Little Burgundy
— PHOTO VANS



1 Le vignoble Summerhill Pyramide, le vignoble le plus visité de la Colombie-Britannique. — COURTOISIE 2 Le lac Okanagan, à Peachland. — COURTOISIE 3 Le canyon du parc provincial Myra-Bellevue. — COURTOISIE 4 Une bonne glace dans la Vallée de l'Okanagan. — COURTOISIE

LA FAMILLE GRAHAM-FOURNIER SUR LA ROUTE

LA VALLÉE DE L'OKANAGAN



ISABELLE FOURNIER

Collaboration spéciale

SUR LA ROUTE

Nous ne pouvons parcourir l'Ouest canadien sans arrêter dans la magnifique vallée de l'Okanagan.

Réputée pour ses ranchs, ses fermes, ses vignobles, ses vergers et ses plages. C'est l'escale parfaite à prévoir entre les Rocheuses et Vancouver, et puisque nous aimons les vins, la gastronomie et la plage, c'était pour nous un incontournable.

Nous séjournons dans un camping en bordure du lac Okanagan, à Peachland. Puisque nous devons travailler pendant la journée, nous avons trouvé un camp de jour au Centre culturel

francophone de l'Okanagan. Les filles y passent du bon temps et se font de nouveaux amis. Avec le décalage horaire, notre journée de travail se termine à 13 h, ce qui nous permet de visiter quelques vignobles avant d'aller chercher les filles au camp de jour (pratique!).

On compte près de 200 vignobles dans la vallée, dont une quarantaine où nous nous trouvons, tout près de Kelowna. Chaque vignoble propose une ambiance bien à lui ainsi qu'un menu dégustation, remboursable à l'achat de bouteilles de vin. Nous en profitons donc pour faire le plein pour les prochaines semaines.

Nous visitons d'abord le vignoble Summerhill Pyramide, le vignoble le plus visité de la Colombie-Britannique, intéressant pour ses très bons vins biodynamiques et

sa pyramide calquée sur celles d'Égypte. C'est d'ailleurs là que vieillissent les vins. Et lorsque nous demandons pourquoi une pyramide, on nous répond que c'est parce que la forme sacrée a de l'effet sur les vins...

Nous visitons également le vignoble Crown and Thieves. Le vignoble a été construit pour ressembler à un vieux bâtiment de l'extérieur, tandis que l'intérieur est éclectique et original, avec des objets datant des années 1600 à 1970. Au sous-sol se trouve un surprenant bar clandestin, où on peut siroter un bon vin en regardant un spectacle.

Nous terminons notre visite avec le vignoble biologique Off the Grid, plus petit et authentique, où on peut acheter des vins oranges (nos préférés).

Le climat chaud, ensoleillé et sec est très propice à la culture

d'arbres fruitiers. C'est la région agricole la plus importante de la Colombie-Britannique et on y produit plus de 80 % des cerises et abricots du Canada. Nous en profitons pour visiter les vergers et pour goûter aux savoureux fruits frais qui s'offrent à nous en abondance.

Le lac Okanagan s'étend sur 135 kilomètres du nord au sud, et on y trouve une trentaine de plages seulement à Kelowna. Nous faisons de la planche à pagaie juste en face du camping et visitons le parc municipal de Kelowna, avec ses longues plages sablonneuses et son parc aquatique. Il se trouve tout près de la rue Bernard, une rue piétonne hyper dynamique avec terrasses, jeux, concerts, etc. C'est aussi tout près de là qu'on a pensé s'être fait voler la voiture, pour finalement réaliser qu'on s'était tout simplement trompé de

stationnement (pas reposant un road trip, la fatigue se fait sentir...).

UN PARADIS POUR CYCLISTES

C'est dans l'Okanagan que nous avons fait notre plus belle randonnée à vélo jusqu'à présent. Nous avons découvert le parc provincial Myra-Bellevue grâce à des voisins de camping québécois (il y a énormément de Québécois dans l'Ouest). La piste se trouve en altitude (et donne parfois le vertige...), sur un ancien chemin de fer qui longe un canyon aux parois plutôt abruptes. Construite à la main au tournant du siècle dernier, la piste est mise en valeur par deux tunnels et 18 ponts à chevalets.

C'est le cœur et le ventre bien remplis que nous quittons la Vallée de l'Okanagan pour notre prochaine destination : Vancouver.

le petit P MAG.

Le coin Lecture



Voici pour vous, jeunes mordus de lecture, une sélection de livres à ne pas manquer, choisis par des gens qui s'y connaissent!

Dans les coulisses de l'édition : la grande aventure du livre



STÉPHANIE VERNET ET CAMILLE DE CUSSAC AROLA

Ah, le livre... Quel objet fantastique! Mais sais-tu par quels chemins il doit passer avant d'arriver jusqu'à toi? C'est à ce voyage que te convie le très complet *Dans les coulisses de l'édition : la grande aventure du livre*. L'autrice et l'illustratrice s'allient pour créer une véritable fête où rien n'est laissé au hasard. Chaque élément est réfléchi pour te permettre de découvrir les différents maillons de la chaîne du livre : de l'auteur au lecteur en passant par le

graphiste, la représentante, la critique littéraire, la bibliothécaire et bien d'autres. Le rôle de chacun est décrit et accompagné d'une foule de détails passionnants, autant écrits qu'illustrés. L'éditeur s'est visiblement fait plaisir en publiant ce magnifique ouvrage de grande taille et imprimé sur un beau papier épais!

Sophie Loiseau
Bibliothécaire
à la Bibliothèque de Québec

Les méchantes blagues de Xavier



JOCELYN BOISVERT ÉDITIONS FOULIRE

Oh non! Vous vous êtes encore retrouvé dans le bureau de la directrice, et ce n'est pas par amour pour elle, mais plutôt parce que vous avez fait pleurer Mira avec votre sens de l'humour unique. Or, cette fois-ci il pourrait y avoir des dommages. Il faut que vous réussissiez à passer la semaine sans visiter pour une énième fois la directrice, en serez-vous capable? Dans ce livre, c'est vous qui incarnez Xavier, un futur

humoriste qui doit apprendre à ne pas trop blesser son public. Il y a de multiples choix à faire, et une seule façon de réussir, heureusement, vous pouvez recommencer à volonté. Parfois, l'auteur donne son avis d'une façon très amusante. Ce livre ainsi que toute la série sont de belles lectures qui vous divertiront à coup sûr.

Rose-Marie Cantin
Lectrice de 13 ans

Raymie Nightingale : Un été marquant



KATE DICAMILLO SCHOLASTIC

Même si tout s'effondre autour d'elle depuis que son père s'est éclipsé avec l'hygiéniste dentaire, Raymie est déterminée à remettre son monde à l'endroit. Son plan est infailible : remporter le titre Mademoiselle du Centre de la Floride pour que sa toute nouvelle aura de célébrité ramène son père à la maison. Mais tout le monde sait que pour accomplir un tel exploit il faut savoir se distinguer par ses bonnes actions et faire tourbillonner un bâton de

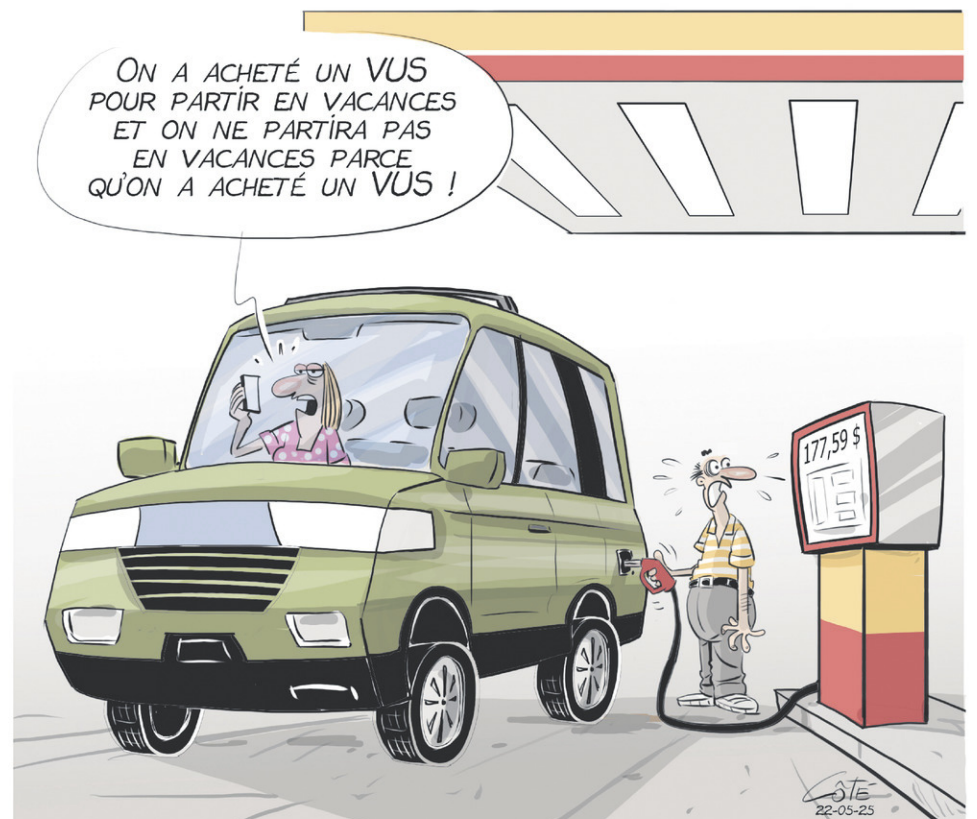
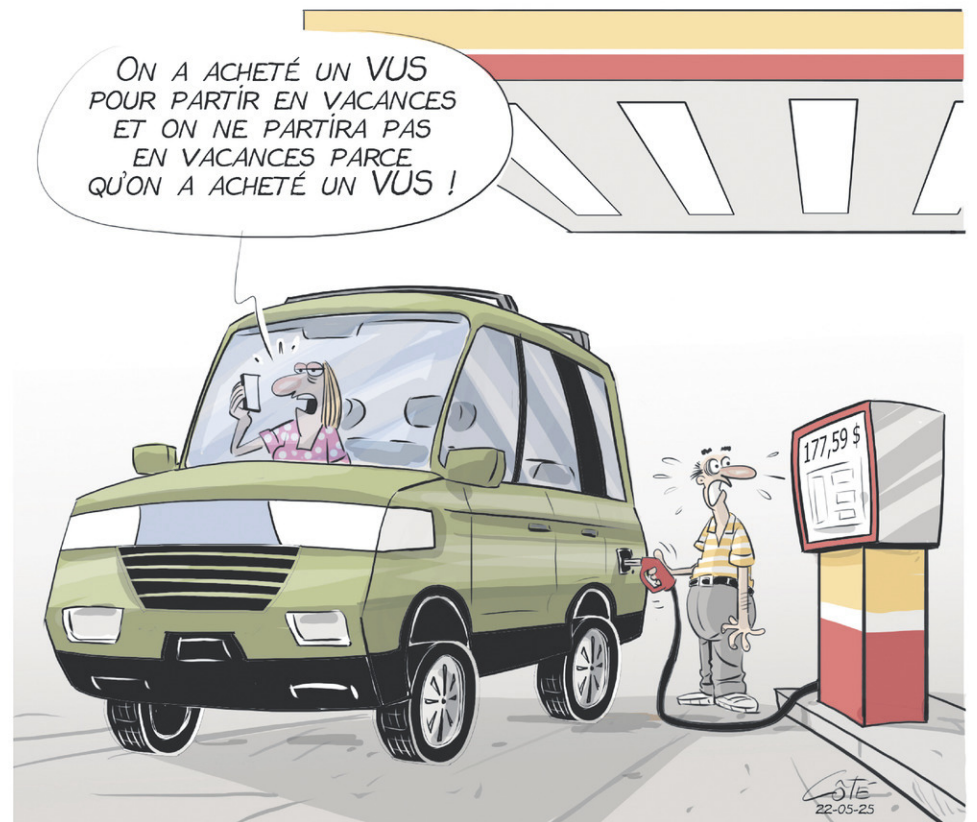
majorette au-dessus de sa tête. Raymie pourrait accomplir l'impossible si ce n'était de l'ultrasensible Louisiana et de la corrosive Beverly qui lui mettent constamment des bâtons dans les roues. Mais se pourrait-il que ces deux pestes deviennent ses meilleures alliées? Ce qui est certain, c'est que l'été de Raymie risque d'être haut en couleur!

Vicky Sanfaçon
Librairie Pantoute

RUBRIQUE ASSEMBLÉE PAR PHILIPPE CHABOT

LE JEU DES 7 ERREURS

CES DEUX CARICATURES D'ANDRÉ-PHILIPPE CÔTÉ SONT EN APPARENCE IDENTIQUES. EN RÉALITÉ, IL Y A 7 ERREURS. **ES-TU OBSERVATEUR?**



- ① Un des sourcils de l'homme
- ② Une des poignées de porte
- ③ Une des lumières
- ④ La bande blanche sur la pompe à essence
- ⑤ La grosseur d'un des miroirs
- ⑥ Un cercle sur le chandail de la femme
- ⑦ Une des rails sur toit de la voiture

NOIUTOS

HORTICULTURE



LARRY HODGSON
Collaboration spéciale

Trouvez-vous que vous passez trop de temps à entretenir votre terrain? Même que tout votre temps libre y passe? Il serait peut-être temps de regarder comment réduire un peu ces efforts, de viser un terrain qui fonctionne presque tout seul. Je ne pense pas qu'un terrain de banlieue de dimensions typiques qui nécessite zéro entretien existe, mais un terrain qui ne demande que 15, 30, 60 minutes par semaine en moyenne, bien sûr que oui. Voici quelques façons pour y parvenir.

AUGMENTEZ LA PART DES VÉGÉTAUX À ENTRETIEN RÉDUIT

La première suggestion pour réduire le travail est de remplacer les plantes qui demandent beaucoup de soins par les plantes qui en ont besoin de beaucoup moins. Et ce sont les arbres qui demandent le moins de soins, suivi des arbustes et des vivaces. Les plus nécessaires, par contre, sont le gazon et le potager. Je n'ose pas suggérer que vous réduisiez les dimensions de votre potager. Après tout, c'est la source de nourriture fraîche et saine de votre famille! Mais le gazon, oui, on peut facilement trouver des moyens pour réduire son entretien.

› Les moins exigeants : les arbres

Un arbre demande zéro soin la plupart des années. Après la plantation initiale et les arrosages la première année, le temps qu'il s'installe, c'est le calme plat. De temps en temps, il y a une tempête qui arrache quelques branches, mais souvent ce sont des branches secondaires sans importance. Seulement très rarement a-t-on besoin d'intervenir. Par contre, quand il faut réagir, c'est souvent par personne interposée. Si une grosse branche s'arrache, c'est un arboriculteur qui doit faire le travail. Éventuellement, bien sûr, tout arbre finit par mourir et il faut penser l'enlever... mais probablement pas de votre vivant!

Évidemment, il faut choisir un arbre adapté à vos conditions. Si vous plantez à l'ombre un arbre qui devrait aller au soleil, ou en sol sec un arbre qui aime l'humidité ou en zone de rusticité 4 un arbre de zone 6, vous compliquez inutilement les choses... et vous vous donnez du travail en conséquence. Restons zen : que des variétés adaptées. Aummmm!



ÉVOLUER VERS UN TERRAIN QUI NÉCESSITE MOINS D'ENTRETIEN

› Deuxième place : les arbustes

Les arbustes demandent à peine plus de soins que les arbres. Après la plantation initiale et les arrosages la première année, il n'y a presque rien à faire. Personnellement, mon terrain est surtout composé d'arbustes, justement pour cette raison : la sainte paix!

Mais il faut laisser les arbustes prendre leur forme naturelle si vous voulez vous libérer du travail. Si vous décidez de tailler régulièrement pour leur donner une forme quelconque, vous perdez tous les avantages des arbustes. Si, par exemple, quelqu'un vous suggère qu'il faut supprimer les fleurs fanées de votre lilas ou seringat, dites-lui poliment de se mêler de ses propres affaires. Cela n'est jamais nécessaire. L'idée que ce le soit est une invention de jardiniers trop zélés.

Et la protection hivernale? Quelle idée archaïque! Dites-vous bien que si un arbuste a besoin d'être emballé comme une momie pour passer l'hiver, il vaut mieux qu'il crève. Ainsi vous pourriez le remplacer



par un arbuste robuste et rustique que ne nécessite aucune attention l'automne et l'hiver!

Mais le pire exemple de l'abus d'un arbuste est la haie taillée! On prend un arbuste parfaitement capable de pousser sans attention et on commence à le couper de tout bord, tout côté. J'appelle une haie taillée «20 ans de travail acharné». D'ailleurs, après 20 ans de soins méticuleux, la plupart des haies sont tellement stressées par ces interventions qu'elles sont finies,

presque irrécupérables, et il faut donc recommencer à zéro.

Pourquoi ne pas planter plutôt une «haie libre» plutôt qu'une haie taillée? Vous plantez des arbustes en ligne et vous les laissez pousser, tout simplement. Oui, une telle haie sera plus large qu'une haie constamment taillée, mais tellement plus comode! Et vraiment zéro entretien!

Là où les arbustes diffèrent des arbres est que la plupart «se fatiguent» après 7 à 12 ans environ. Ils deviennent trop denses en haut et

trop minces en bas et commencent à fleurir moins. C'est là qu'on fait une «chirurgie majeure» : une taille de rajeunissement. Vous rabattez l'arbuste à 15 à 40 cm du sol... puis il repousse tout seul et reste beau encore 7 à 12 ans. Puis vous le répétez. Zéro travail annuel; mais une bonne grosse journée de travail chaque décennie... ce n'est pas si pire, non?

› Entretien intermédiaire

Dans ce groupe, pensons surtout aux vivaces. Vous les plantez et elles reviennent d'année en année, réduisant l'entretien. Parfait! Beaucoup de jardiniers trouvent cela trop facile et alors coupent toutes les feuilles de fleurs vivaces à l'automne, ne comprenant pas que ce n'est pas nécessaire. Un gros effort strictement pour rien. Quelle horreur!

En effet, avec les vivaces, il n'y a pas vraiment d'entretien régulier, mais... il y a un entretien sporadique. Parfois, on en perd (les vivaces ne sont pas nécessairement éternelles) et il faut alors les remplacer. D'autres deviennent trop larges et il faut alors les diviser. Et une certaine part a une nature envahissante qu'il faut limiter. Malgré tout, les vivaces nécessitent peu de soins comparativement aux annuelles qu'il faut remplacer tous les ans. Et qui nécessitent passablement d'arrosage et de fertilisation alors que les vivaces, habituellement, s'occupent de leur propre entretien.

De plus, les annuelles finissent par coûter très cher aussi, même si leur coût initial est moindre que celui des autres végétaux, juste du fait qu'il faut toujours les remplacer.

Deux ou trois vastes platebandes de vivaces robustes (hémérocalles, hostas, phlox, alchémilles, pulmonaires, filipendules, échinacées, etc.) peuvent presque combler un terrain et réduisent énormément son entretien, notamment par rapport à l'entretien de la pelouse.

ET LA PELOUSE?

Justement, la partie du terrain qui nécessite le plus de soins est la pelouse.

Une pelouse est un milieu artificiel. Aucune graminée ne pousse vraiment sous la forme d'un tapis égal de 8 cm de hauteur, ce qui serait la hauteur d'idéal d'après les spécialistes de leur entretien. (Encore moins à 2 cm, la hauteur idéale d'après les maniaques de pelouse «vert de golf» qui ne semblent pas être capables de s'arrêter de «scalper» leur gazon, le laissant en piètre état.) Il faut toujours forcer la pelouse à obéir à nos attentes en faisant une tonte régulière, habituellement hebdomadaire. Puis, il faut offrir des arrosages, des fertilisations, des traitements contre les insectes et les maladies, etc. Vraiment, on n'en finit plus d'intervenir. Je me sens stressé juste à y penser!

Donc, il me paraît logique que réduire la surface gazonnée soit un but intéressant si l'on veut réduire l'entretien de son terrain. Cependant, force est de constater que la plupart des gens ne sont pas prêts. La pelouse, malgré ses exigences, ses difficultés et ses défaillances, règne encore en roi et maître sur les terrains québécois. Comment alors au moins en réduire l'entretien?

Voici quelques idées :

➤ Acceptez l'idée qu'une pelouse peut être composée d'autre chose que des graminées. Beaucoup de gens acceptent maintenant le trèfle et le thym comme partie intégrante de la pelouse. Mais j'inclus chez moi violettes, crocus, lierre terrestre, scilles, bugle rampante, pissenlits, plantains, etc. Tout ce qui ne pique pas, quoi! Quand on ne fait plus de chasse aux mauvaises herbes, l'entretien baisse considérablement.

➤ Faites de l'herbicyclage et laissez les rognures de gazon se décomposer sur place. Vous pouvez éviter complètement la fertilisation si vous le faites. Oui, fertilisation zéro!

➤ Engagez quelqu'un d'autre pour s'occuper de la pelouse... ou utilisez une tondeuse robot. J'aimerais bien avoir les moyens de me payer un tel luxe!

➤ N'arrosez pas quand il fait sec. Votre pelouse entrera alors en dormance estivale et pourrait même jaunir, mais reverdira avec le retour de la pluie.

➤ Enfin, tondez régulièrement, mais à une hauteur d'environ 8 cm : les coupes trop rases donnent un gazon faible qui ne sera jamais beau.

Je vous ai lancé beaucoup d'idées pour faciliter l'entretien de votre terrain en même temps et je m'en excuse. Mais il faut tout simplement comprendre qu'entretenir son terrain n'a pas besoin d'être une corvée. Et qu'avoir un terrain dont vous serez très fier sans y investir plus d'une ou deux heures d'entretien par semaine est parfaitement loisible.

1 L'entretien de son terrain peut paraître important, mais il y a moyen de le réduire considérablement.

— PHOTO 123RF/MAXOIDOS

2 La protection hivernale : inventée spécialement pour vous faire travailler inutilement. — PHOTO

123RF/MICHELE URSI

RÉPONSES À VOS QUESTIONS



Plate-bande envahie d'herbe aux goutteux. Notez les feuilles vertes découpées et les fleurs blanches en ombelle. — PHOTO DANIELLE AUDET

ENCORE L'HERBE AUX GOUTTEUX!

Q Ma plate-bande est envahie chaque année par cette plante. Je m'efforce de la déraciner le plus possible, mais elle est tenace.
— **Danièle**

R Il s'agit de l'herbe aux goutteux (*Aegopodium podagraria*), une plante couvre-sol fort populaire qui devient rapidement une mauvaise herbe redoutable. D'origine européenne, elle s'est échappée de la culture à beaucoup d'endroits à travers le monde, dont au Canada.

On voit habituellement la forme panachée (à feuillage marbré de blanc) en culture, mais quand la plante se ressème, cela donne des plantes entièrement vertes, comme la vôtre. La plante se répand rapidement par rhizomes souterrains et pose une menace écologique majeure, car elle anéantit la végétation indigène et convertit le secteur en une monoculture. Un jour, notre planète risque de devenir un vaste tapis

d'herbe au goutteux si les humains n'agissent pas pour l'arrêter! Malgré cela, on trouve encore l'herbe aux goutteux en vente dans toutes les jardinerie. Clairement, il faut la bannir... mais aucune instance gouvernementale ne bouge sur le dossier, et cela, depuis plus de 40 ans.

Comment s'en débarrasser? Il n'y a pas de façon facile. Même les herbicides puissants comme le dicamba et le glyphosate (Roundup) ne parviennent pas à l'éliminer complètement. L'arrachage tend à augmenter le problème, car le moindre morceau de rhizome resté en terre devient une nouvelle plante. Il y a l'occultation — couper tout soleil à la plante — qui fonctionne, mais c'est un processus lent. Il faut, dès la fonte des neiges, couvrir tout le secteur infesté d'une toile noire qui exclut toute lumière. D'ailleurs, couvrez au-delà du secteur originalement infesté d'au moins 30 cm pour arrêter tout rhizome vagabond qui essaierait de s'échapper de l'ombre de la toile en poussant latéralement. Aussi, il faut une véritable toile noire, une bâche, qui exclut toute lumière. Un géotextile noir ne conviendra

pas : il laisse passer de la lumière. Laissez la toile d'occultation en place 12 mois. Après, si à un endroit ou deux, une petite plantule d'herbe au goutteux pâle et sérieusement affaiblie réussit à sortir de terre, arrachez-la. Ce sera le coup de grâce. Par la suite, vous pourriez replanter ce que vous voulez à l'emplacement.

Des questions svp!

Vous pouvez nous joindre par courriel à courrierjardinierparesseux@yahoo.com

Par courriel à

Le jardinier paresseux

Le Soleil

C.P. 1547, succ. Terminus
Québec (Québec) G1K 7J6



ENTRETIEN HORTICOLE À FAIRE CETTE SEMAINE

- Pour éloigner les oiseaux et tamias des petits fruits, installez un filet protecteur quand ils s'approchent de la maturité.
- Assurez-vous que vos tomates ne manquent jamais d'eau, sinon elles peuvent fendiller.

- Récoltez et faites sécher les feuilles de fines herbes quand vous voyez des boutons floraux, car leur goût est alors à son plus intense.
- Les limaces peuvent se cacher sous les pots de vos plantes. Vérifiez quotidiennement.

SANDWICH TOUT GARNI!

LES P'TITS CUISTOTS



SOPHIE GRENIER-HÉROUX
Collaboration spéciale

Juillet bat son plein, le soleil fait sa *job* de soleil, les cours d'eau nous taquinent les orteils, les fleurs chautouillent nos sens, que demander de plus?! Ah, oui! Un bon lunch! Le genre gourmand et savoureux. Du juillet entre deux tranches de pain!

Eh bien, cher cuistot, j'ai la parfaite idée pour toi. Ce mois-ci, je te dis comment réaliser une muffaletta, un pain garni de légumes grillés et marinés, de fromages et de charcuteries. C'est aussi amusant à faire qu'à manger! Je te propose ma version de ce classique qui tient son nom du pain rond et moelleux utilisé traditionnellement.

Ce sandwich italien s'est fait connaître de ce côté-ci de l'Atlantique grâce aux immigrants arrivés en Nouvelle-Orléans dans les années 1890. D'entre eux, c'est Salvatore Lupo, épicier à la Central Grocery, qui aurait élaboré une version américanisée de la muffaletta sicilienne. Depuis, on en trouve autant en Sicile qu'en Nouvelle-Orléans! J'en ai justement une part qui me fait de l'œil. On se dit à bientôt!



PHOTOS LE SOLEIL, YAN DOUBLET

Muffaletta Donne six portions

INGRÉDIENTS

- 1/2 aubergine (pour environ deux tasses d'aubergine en morceaux)
- 3 fleurs d'ail ou une à deux gousses d'ail
- 3 cuillères à soupe d'huile d'olive
- 1 poivron jaune ou rouge (ou la demie de chaque couleur)
- 1/2 tasse d'artichauts marinés (8 à 10 quartiers, environ)
- 25 olives vertes, dénoyautées
- 3 c. à thé de câpres
- Sel et poivre
- 4 c. à soupe de pesto
- 125 g de capocollo
- 75 g de salami
- 6 tranches de provolone
- 200 g de fromage de chèvre mou
- Deux à trois poignées de roquette
- Une miche de pain ronde ou ovale, ou une focaccia (500 g environ)

MÉTHODE

1 Coupe d'abord ton aubergine en petits cubes. Dépose-les dans un bol, verse l'huile d'olive et assaisonne de sel et de poivre. Laisse l'aubergine s'imbiber et se dégorger de son eau de végétation pendant que tu coupes la fleur d'ail en morceaux. Ensuite, coupe ton poivron en cubes.

2 Dans un poêlon ou sur une plaque allant au four, dépose les cubes d'aubergines et la fleur d'ail. Ajoute un filet d'huile d'olive. Laisse cuire 5 à 10 minutes à feu moyen en brassant

de temps en temps. Si tu optes pour le four, porte la température à 350°F et fais cuire pendant 10 minutes.

3 Pendant ce temps, coupe les quartiers d'artichauts et les olives en petits morceaux. Dépose le tout dans le bol qui avait servi à garder les dés d'aubergine à l'étape 1. Ajoute les câpres.

4 Verse les cubes de poivrons dans ton poêlon ou ta plaque. Mélange bien et laisse cuire encore 5 minutes.

5 Quand les légumes sont bien fondants, transvide ton poêlon dans le bol avec les olives, les artichauts et les câpres. Brasse le tout et laisse reposer ta salade de légumes à température ambiante.

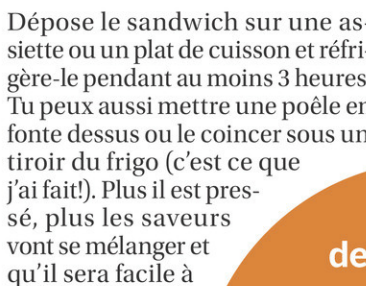
6 Avec la supervision d'un adulte, coupe le pain en deux, horizontalement. Tartine chaque morceau de pesto.

7 Sur la section du bas, dépose plusieurs cuillères de salade de légumes. Sois généreux! Presse avec le dos d'une cuillère pour égaliser le tout.

8 Dispose ensuite des morceaux de fromage de chèvre, des tranches de provolone et des tranches de salami. Presse bien entre chaque ajout. Répète cette étape une deuxième fois.

9 Ajoute à nouveau de la salade de légumes, puis de la roquette. Dépose le dessus du pain et presse fermement.

10 Avec l'aide d'un adulte, emballe le pain garni dans une pellicule plastique. Ça doit être très serré!



Pas de gaspillage!

Il te restera sans doute un peu de salade de légumes. Tu peux évidemment refaire une muffaletta et changer le type de viandes ou de fromages selon tes envies et ta créativité! Tu peux aussi l'utiliser comme base pour une salade de pâtes. J'ajoute des mini bocconcini ou du thon en boîte et le tour est joué! **SOPHIE GRENIER-HÉROUX (COLLABORATION SPÉCIALE)**



en cuisine

@tremblayk

facebook/quotidienlatribune

KARINE TREMBLAY karine.tremblay@latribune.qc.ca



ET BRILLE LE BURGER!



icône de la cuisine d'été et des partys dans la cour, le burger n'en finit pas de se réinventer.

C'est qu'avec ses garnitures déclinables à l'envi et sa galette interchangeable, le grand favori des fast-food se présente comme un classique qu'on peut jazzer bien davantage que le hot dog, son cousin de cantine.

Tant et tellement que certains auteurs de livres de cuisine choisissent de lui consacrer tout un chapitre, quand ce n'est pas carrément tout un bouquin! En pleine saison du barbecue, pleins feux sur l'incontournable sandwich nord-américain.

Connu pour sa cantine urbaine montréalaise du quartier Tétreaultville, Simon De L'est signe la plus récente parution à faire briller le hamburger.

Le créateur de plats, qui avoue dès les premières pages de *Burger* son obsession gourmande pour l'emblématique sandwich, a rassemblé différentes déclinaisons de ce grand classique. Il fait la preuve, dix fois plutôt qu'une, que le typique mets nord-américain peut se draper des parfums de diverses cuisines d'ailleurs.

En version kefta, kebab, tex-mex ou tandoori, ses assiettes affichent quand même une constante : dans son livre à lui, le burger se conjugue loin, très loin de la tendance végété.

Chez lui, c'est le royaume assumé de la viande. Il y a bien le sandwich aux pleurotes du Mitch Deli qui s'affiche tout végétal.

Mais sinon, porc, bœuf et agneau occupent toujours une place prépondérante entre les moitiés du pain brioché qu'il choisit avec soin, comme tout le reste de ses ingrédients, par ailleurs. Le maestro de la boulette insiste, et plus d'une fois, le secret d'un bon burger réside dans la qualité des ingrédients qu'on choisit pour le confectionner. Un fromage goûteux, une sauce bien équilibrée, c'est tout ce que ça prend pour ajouter punch et saveur. On peut le croire sur parole quand on sait qu'il a remporté le premier prix québécois de la Burger Week 2021 avec son bacon + bacon burger.

Les secrets qu'il sert ici, entre les pages, sont somme toute assez simples, comme l'est l'humble burger.

J'avoue avoir un coup de cœur pour la section qu'il consacre aux accompagnements, aux sauces et aux condiments. Parce que ce sont ces petits extras qui confèrent souvent de la personnalité aux plats.

Et ça, le spécialiste du « smash burger » le sait bien, lui qui a fondé S.J.B. BBQ, une entreprise spécialisée dans les sauces et les épices à froter. Il sait manifestement créer des bases passe-partout qui peuvent pimenter d'autres recettes, d'autres repas.

Dans le livre, il décline notamment une originale relish de maïs, une sauce sud-ouest, un chutney de tamarin et un autre à la menthe

et coriandre, particulièrement indiqué pour profiter de l'abondance des fines herbes fraîches. Dans ce même chapitre, le cuistot pousse la générosité jusqu'à offrir la recette de sa sauce à burger signature en révélant les secrets de sa composition... à 80 %. Pour goûter « la vraie affaire », il faudra continuer d'aller Chez Simon cantine urbaine.

Le petit extra du recueil : un bouquet de sept cocktails qui s'invitent en fin de bouquin, imaginé par l'ami et client Barman Bruno (qu'on peut trouver sous ce pseudo sur les réseaux sociaux) pour savamment s'agencer à quelques-uns des burgers du livre. Mojito, Kentucky mule fumé, Giuseppe pamplemousse et Bacon old fashioned comptent parmi ses créations.

Questions, commentaires, suggestions? Écrivez-moi :

karine.tremblay@latribune.qc.ca

Suivez-moi sur Instagram :

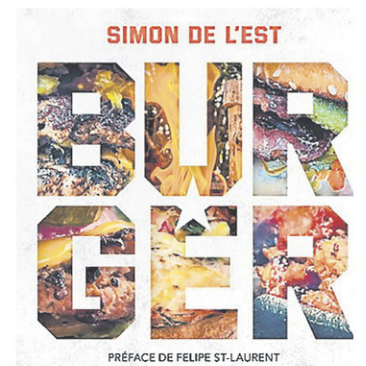
karine.encuisine

BURGER

Simon De L'est

LES ÉDITIONS DE L'HOMME

176 PAGES



LE SAVIEZ-VOUS?

Le hamburger aurait fait son apparition en Allemagne d'abord avant de s'enraciner aux États-Unis grâce à l'immigration. Il devrait son nom à la ville de Hambourg.

KARINE TREMBLAY



Connu pour sa cantine urbaine montréalaise du quartier Tétreaultville, Simon De L'est signe la plus récente parution à faire briller le hamburger. — PHOTO LA PRESSE, ARCHIVES, MARCO CAMPANOZZI

PROMOTION

MISSION [+]

Les [musées] du Québec et de l'Est ontarien



Votre guide pour l'été!
Découvrez les musées d'ici.



Scanner le code
ou **rendez-vous**
sur nos **sites web**
pour le découvrir!

**LES COOPS
DE L'INFORMATION**

leDroit

leNouvelliste

leQuotidien
leProgrès

leSoleil

laTribune

laVoixde l'Est